

Z



SUPP

CUST

1870

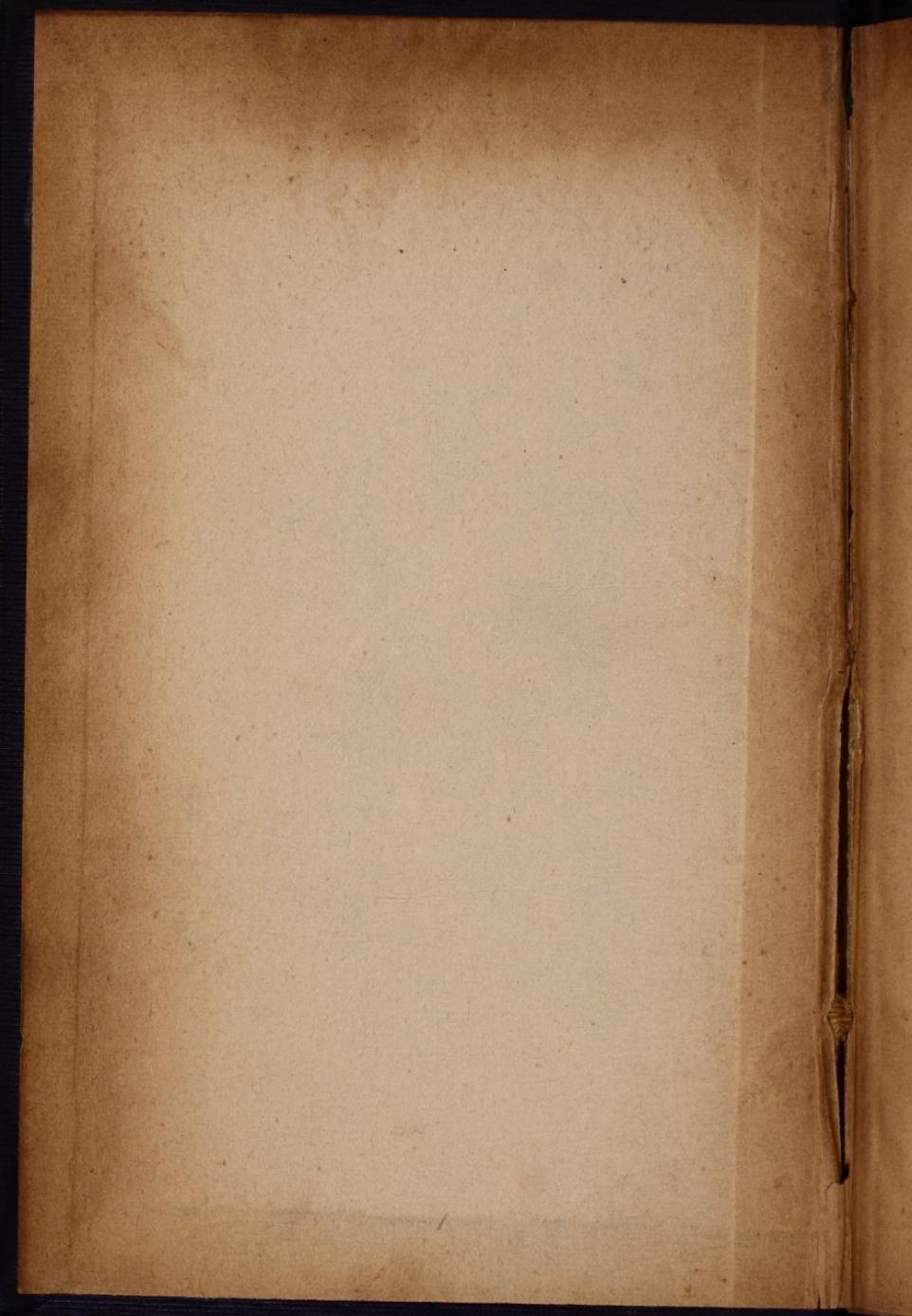
1870

1870

1870





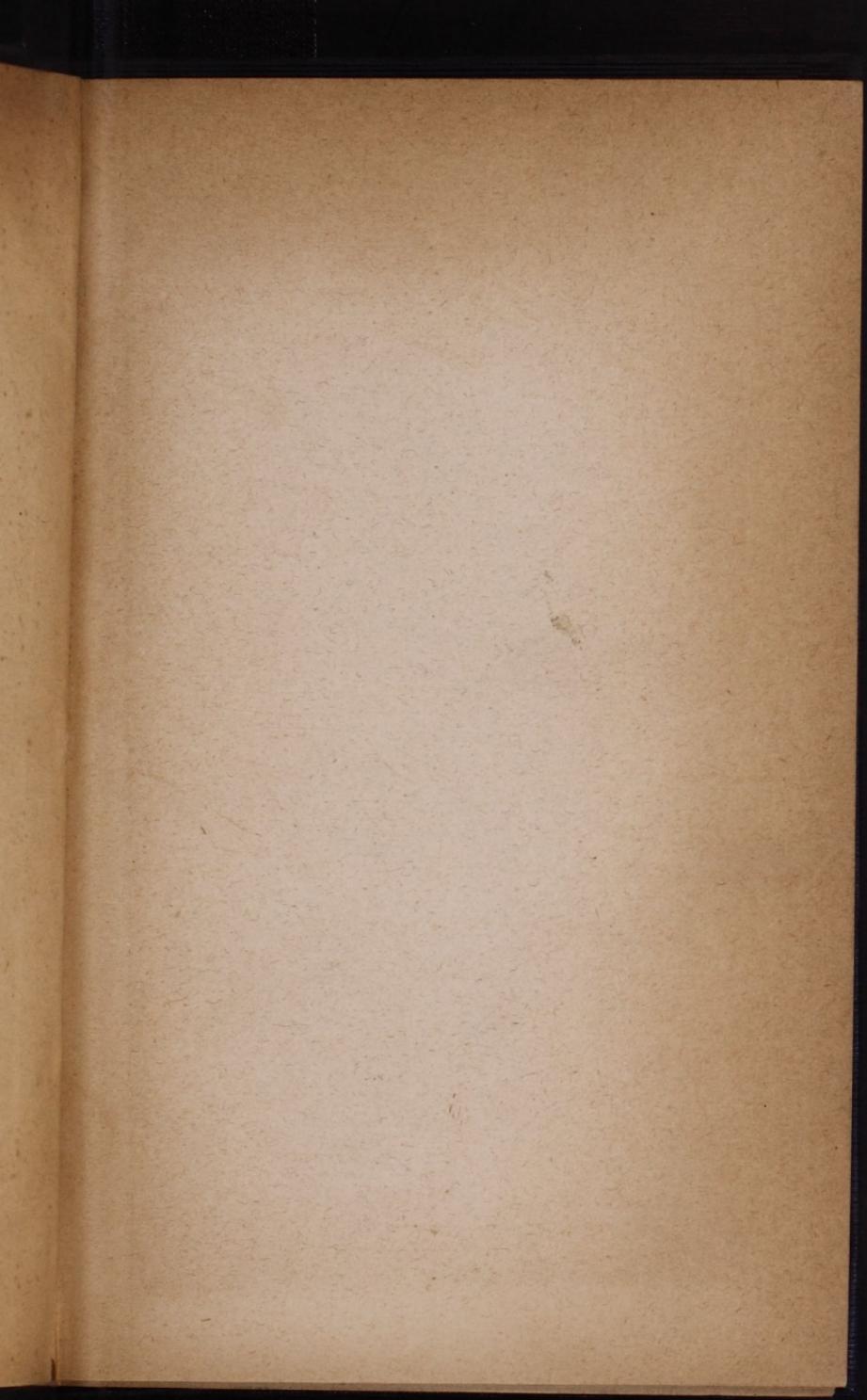


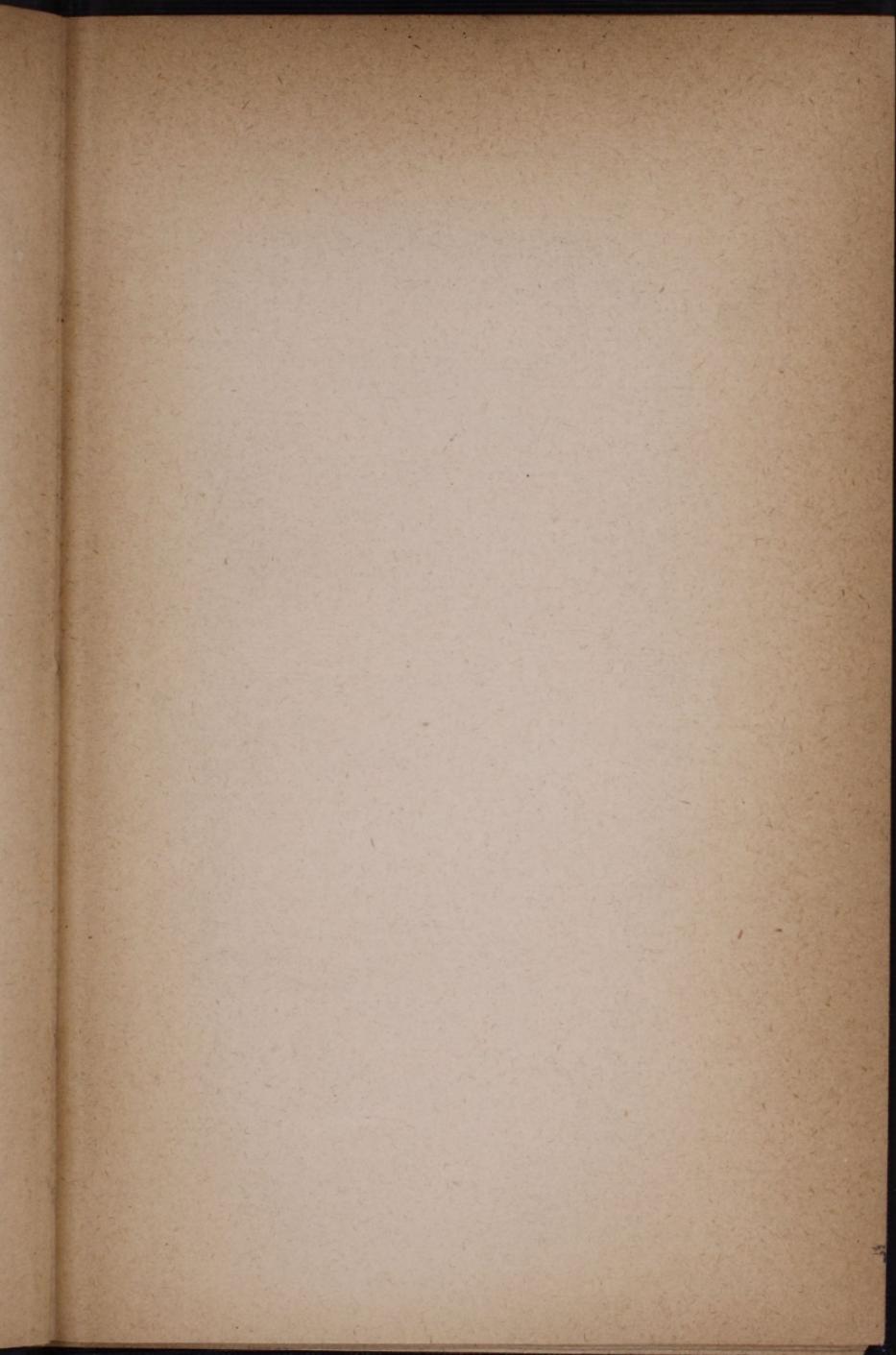
BIBLIOTHEQUE SAINTE - GENEVIEVE

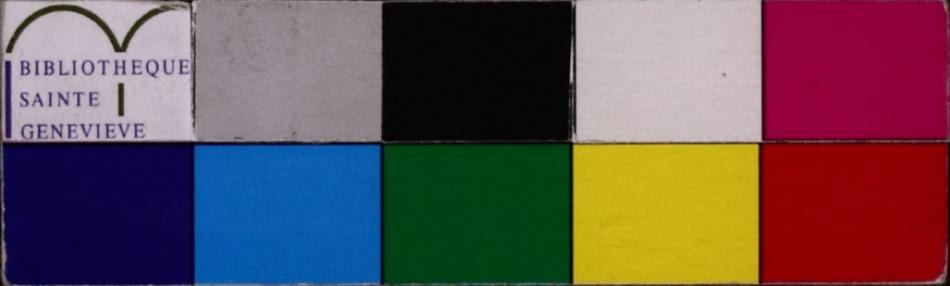


D

910 593961 9







BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XXXIX

—
LES

LANGUES DE L'AFRIQUE

87⁶⁰

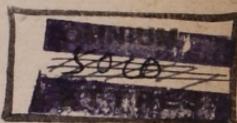


ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4.

LES LANGUES DE L'AFRIQUE

PAR

ROBERT CUST



Traduit de l'anglais

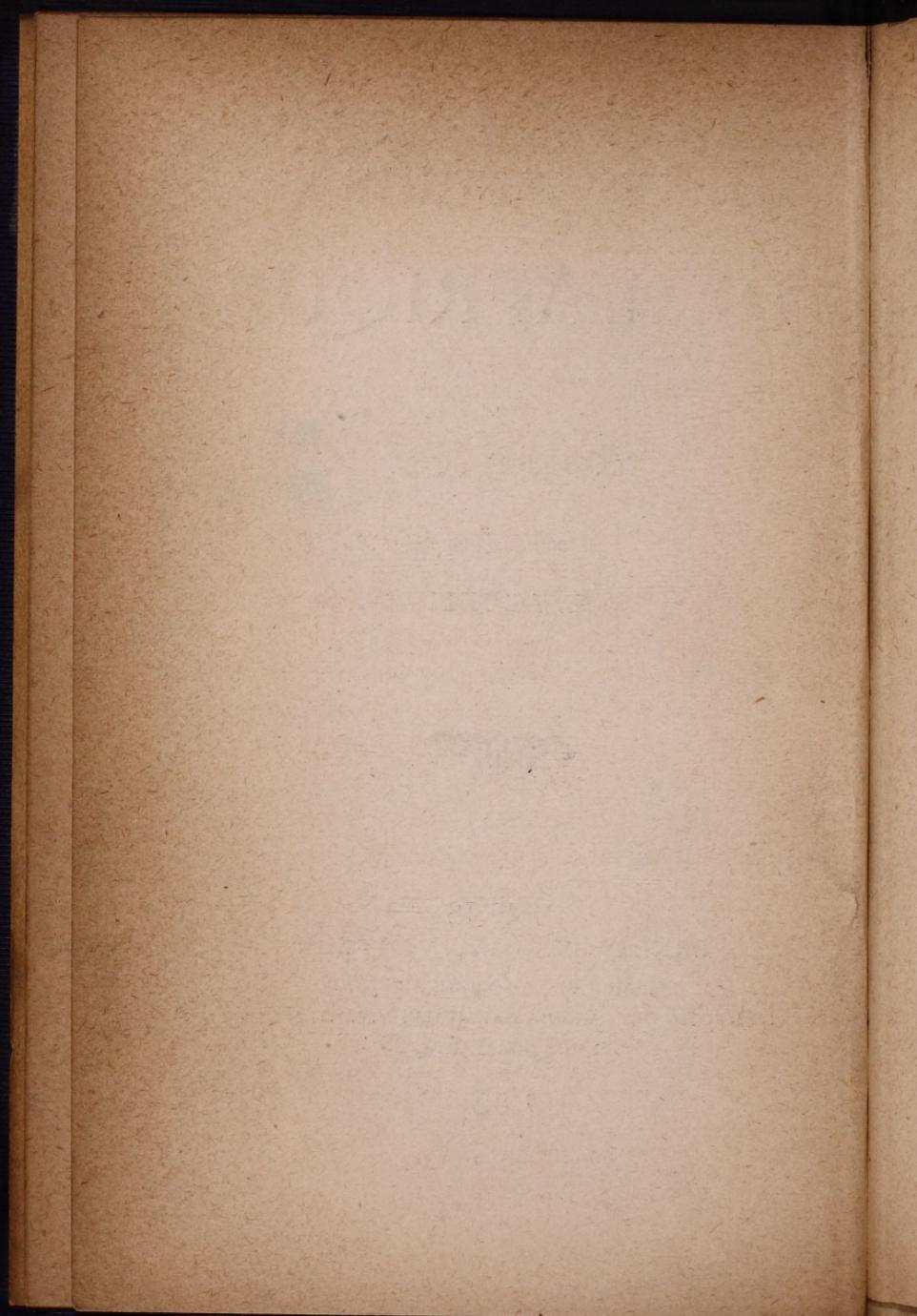
PAR L. DE MILLOUÉ



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1885





LES
LANGUES DE L'AFRIQUE

LA lumière a lui sur tous les points du Continent noir, et nous pouvons aujourd'hui, en 1883, donner un aperçu général des langues parlées par les millions d'hommes qui l'habitent, ce qui eut été impossible aux plus grands savants de la dernière génération. Ce que nous écrivons maintenant paraîtra peut être inexact ou incomplet aux hommes de la génération prochaine qui, s'élevant sur nos épaules, se serviront, sans nous en avoir de reconnaissance, des résultats de nos travaux, et riront sans pitié de nos erreurs. Soit!

Nous serons peut-être utiles à ces savants et ces critiques, qui sont encore au berceau ou sur les bancs de l'école, en jetant le filet linguistique sur ce vaste continent et en recueillant ce que l'on sait des variétés de langues vivantes parlées actuellement par les enfants noirs, jaunes ou bruns de son sol.

Homère dit que les générations des hommes sont semblables aux feuilles des forêts. Cette comparaison s'applique bien mieux encore aux langages des hommes. En un sens rien n'est si fugitif que la vie d'une langue; à un autre point de vue rien n'est si impérissable que les mots d'une langue. Des langages sont nés et ont disparu ainsi que fond la neige amoncelée. En Asie et en Égypte, grâce à l'art du scribe, quelques débris de ces idiomes éteints ont pu se conserver jusqu'à nos jours peints ou gravés sur l'argile, la pierre et le papyrus; la prononciation, et peut-être aussi la phraséologie accoutumée de ces peuples sont à jamais perdues. D'un autre côté les trois consonnes K, T, B

symbolisaient l'idée d' « écriture » ou de « livre » pour Moïse et pour ses auditeurs, et maintenant encore elles expriment cette même idée pour des millions d'Arabes, de Turcs, de Persans, d'Indous et de Malais. Nous savons quels langages parlaient les hommes de l'Asie, de l'Europe et de l'Égypte pendant les six siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, et pendant ceux qui l'ont suivie; par là nous connaissons quelle sorte d'hommes ils étaient; mais de la langue qu'employèrent les peuples de l'Afrique pendant ces longs siècles muets nous ne savons rien de plus que du bourdonnement de leurs insectes et des hurlements de leurs bêtes fauves. Il est bien grave de penser que des générations d'êtres humains ont vécu inutilement, si on estime la vie à l'invention d'un art ou à la propagation d'une idée. Par l'imagination nous pouvons nous les représenter errants dans leurs immenses forêts, entassés pêle-mêle dans leurs huttes de paille, combattant leurs cruels combats, dansant leurs danses sauvages, se livrant à leurs

odieuses coutumes de cannibalisme, de sacrifices humains, et de sanglantes ordalies; mais nous ignorons la forme des mots qu'ils prononçaient, la phraséologie qu'ils employaient en s'adressant à leurs divinités, à leurs compagnons et à leurs familles.

Avant l'ère chrétienne les langages qu'Hérodote avait entendu parler en Égypte étaient passés à l'état de langues mortes, et avec le copte a péri, il y a quelques siècles seulement, le dernier écho de l'instrument transmetteur des idées du peuple qui le premier sculpta sur les rochers des caractères idéographiques et fut l'inventeur des symboles alphabétiques. Au nord de l'Afrique, l'invasion mahométane a balayé toutes traces du langage et de la civilisation de la grande colonie phénicienne et relégué à l'arrière-plan l'idiome des Numides et des Mauritaniens. Ces peuples s'étaient soumis à Rome et à Carthage, mais du moins les restes de leurs dialectes hamitiques ont survécu aux orgueilleuses langues de leurs conqué-

rants, car du latin et du phénicien il n'est rien resté en Afrique que quelques inscriptions et des mots de rencontre; il ne s'est formé aucun dialecte néo-latin ou néo-phénicien qui perpétuât la mémoire du conquérant ou du colon étranger. L'immigration sémitique, venue de l'Arabie par la mer Rouge, a eu une plus longue existence, et les dialectes de l'Abyssinie témoignent encore d'une certaine culture. Mais à part cette exception il n'y a pas sur tout le reste du continent africain un vestige de l'antiquité, pas un monument, pas une inscription, pas un manuscrit, pas un souvenir du passé autre que les légendes orales des tribus et leurs coutumes, pas un spécimen d'art sauf les peintures des cavernes du Bushman, pas un indice de religion si ce n'est, dans le Sahara, la lueur réflexe de la prédication du mahométisme envahissant, ou les croix, les cloches et les ornements d'église laissés par les missionnaires catholiques au temps de la suprématie du Portugal au Congo et au Mozambique, et utilisés au-

jourd'hui comme fétiches par un peuple qui est retombé dans le paganisme et la barbarie.

Dans notre énumération des langues de l'Afrique nous avons donc à tenir compte du présent, et du présent seulement. Comment les quatre grands groupes du sud du Sahara sont-ils arrivés à leur état actuel? nous ne saurions le dire. Nous ne pouvons que les prendre tels qu'ils sont, signaler les phénomènes indiscutables qui ont été découverts, et, au moyen d'une induction prudente et soutenable, faire une trouée rétrospective à une certaine distance dans un passé inconnu, ou bien obscur. Dans des préfaces de grammaires écrites par des mains inexpérimentées, ou dans des notices linguistiques accompagnant des livres de voyages, certains auteurs expriment de l'étonnement, exagèrent la difficulté de leur tâche parce que la langue n'a pas d'écriture et n'a pas été soumise aux règles des grammairiens. En réalité la grande majorité des langues n'ont pas d'écriture, et la difficulté qu'on

éprouve au commencement est bientôt vaincue ; les auteurs qui traitent de langues écrites avec des caractères spéciaux renchérissent déraisonnablement sur la difficulté de s'accoutumer aux caractères, qui en bonne vérité ne se fait sentir que quelques mois. Dans la plupart des pays, la langue vulgaire du peuple n'a pas d'écriture ; pour la correspondance et la littérature on se sert d'une langue littéraire particulière, telle, par exemple, que le persan qui fut employé autrefois dans l'Inde, ou d'un dialecte littéraire spécial tel que celui qui est encore usité aujourd'hui dans le Bengale.

Quant à prétendre que les grammairiens font une langue, c'est absurdité pure. Sont-ce les grammairiens ou les anciens poètes de l'Hellade qui ont fait le grec ? Les traits grammaticaux des langues se développent suivant le génie des peuples sans qu'il soit possible de dire comment et pourquoi. Les règles des grammairiens sont impuissantes à arrêter ou à accélérer ce mouvement ; cela peut être étrange,

mais c'est ainsi. Renan a écrit qu'après plus de dix ans d'étude il s'en tenait toujours à son opinion première que la langue d'une tribu surgit *comme par le coup de baguette d'un enchanter* et naît spontanément du génie de chaque race. L'invention d'un langage n'est pas le résultat d'une longue et patiente succession d'expériences, mais, au contraire, elle est le produit d'une intuition primitive qui révèle à chaque race le caractère général de la forme qui lui convient comme instrument de la parole, et le grand compromis intellectuel qu'elle doit adopter une fois pour toutes comme le moyen de communiquer ses pensées aux autres.

Nous n'avons pas davantage à tenir compte de cette théorie qui veut que les nations passent par une sorte de progression au point de vue du développement organique de leur langue. Les Chinois n'ont jamais eu et n'ont pas de grammaire. Dès leur naissance les idiomes sémitiques ont possédé un organisme imparfait et ils en sont restés là. Les langues naissent

complètement armées de l'esprit humain. L'histoire ne nous offre pas un seul exemple d'une nation qui, trouvant un défaut dans sa langue, en ait pris une autre de propos délibéré. Il est vrai que par l'action du temps, sous l'influence de la civilisation et du contact des peuples entre eux, une langue acquiert plus de grâce et de douceur et se développe progressivement suivant son caractère original ; mais son principe vital, son âme, si l'on peut s'exprimer ainsi, est fixé pour toujours. Si l'on admet ce fait, il faut également accepter cet autre que les langues modernes, loin d'être le résultat du développement d'un original plus simple, sont au contraire, une simplification d'un premier langage plus compliqué ; dans la période la plus ancienne de son histoire, tout le monde le reconnaît, chaque peuple emploie un idiome synthétique, si obscur et si compliqué que les efforts des générations suivantes ont pour unique objectif de s'en débarrasser en adoptant un dialecte vulgaire qui n'est pas à proprement parler

un nouvel idiome, mais une transformation de l'ancien.

Parce que la langue zouloue est très développée, juste et parfaite, et que le peuple qui la parle est dans l'état de sauvagerie, beaucoup d'auteurs croient pouvoir en inférer que cette race a dû posséder jadis une civilisation plus avancée, aujourd'hui perdue, et que c'est là le seul moyen d'expliquer la perfection de sa langue. Ce serait une grave et dangereuse erreur que d'accepter une pareille conclusion. La race zouloue a encore sa vie nationale à vivre ; elle n'est pas la survivante d'une civilisation éteinte. Loin d'être surpris de la merveilleuse luxuriance originale, semblable à celle des fleurs sauvages, des langues incultes parlées par les peuples non civilisés, nous devons y reconnaître un phénomène bien connu. A peu d'exceptions près, plus on remonte à l'origine d'une langue, plus on la trouve riche de formes dont elle se débarrasse en vieillissant. Les affaires, la nécessité d'économiser le temps, obligent ceux qui la parlent à agir

ainsi; si elle meurt et s'efface de la vie des hommes, comme le sanskrit et le latin, les nouveaux idiomes qui naissent d'elle, de même que le phénix renaît de ses cendres, se passent des formes synthétiques qu'ils remplacent par d'autres. Doutons si nous pouvons, discutons tant que nous voudrons, mais il doit y avoir dans l'intelligence d'une race un principe vivant doué du pouvoir d'habiller les idées sous les formes des mots, et une perfection logique de penser agissant inconsciemment, opérant dans tout le diapason des sons, dans tout l'orbite de la raison, sans que ceux-là même qui agissent aient conscience de l'œuvre que la raison leur fait accomplir. Ainsi peut-il se faire que des nations absolument étrangères l'une à l'autre, séparées par des centaines d'années ou des milliers de kilomètres, arrivent inconsciemment à l'usage des mêmes formes. Au premier abord celui qui recueille, dans l'Afrique centrale, les vocables employés par les populations qui l'entourent, constate avec étonnement que la langue de ces sauvages

possède une grammaire. Comme la grammaire n'est que l'ordonnancement des mots, qui eux-mêmes ne sont que les représentants des idées, il n'est pas plus extraordinaire que le sauvage ait une grammaire de sa langue qu'une gymnastique de ses membres, puisque toutes deux sont une représentation diverse et particulière des pensées de son âme ; et si l'on est bien pénétré de cette pensée que certains procédés naturels d'habiller les idées de mots et de phrases sont inhérents à l'esprit humain abandonné à lui-même, on peut facilement faire table rase de toutes les vaines tentatives de trouver des affinités entre des races qui n'ont peut-être jamais eu de relations, par la simple raison que le génie créatif de chaque peuple a puisé dans un fond intellectuel qui était la propriété commune de la race humaine.

Il ne faut pas croire que l'étude des idiomes de races sauvages, tandis qu'ils sont encore, pour ainsi dire, à l'état de solution et que la servitude d'une littérature contemporaine, ou de documents

conservés par des inscriptions monumentales ou des papyrus ne les a pas encore enchaînés, soit inutile ou ne fasse pas faire un pas à la connaissance approfondie de l'histoire de l'humanité, ce qui est après tout l'objet et la fin de toute science. Elle est au contraire inappréciable. C'est la voix criant du désert : « Nous sommes hommes ! nous avons les mêmes faiblesses, la même force, les mêmes passions que vous ! Nous sommes hommes ! tels que l'étaient vos ancêtres avant l'aurore de votre civilisation. Nous sommes hommes ! et nous pouvons devenir ce que vous êtes si seulement la chance nous favorise. Nous nous sommes défendus contre les fauves de la forêt et de la rivière. Nous avons fondé des communautés, établi des coutumes ayant force de lois. Nous avons inconsciemment développé des langues et des dialectes différenciés par des règles délicates ; quelques-uns, comme le bantu, réglementés par des lois euphoniques, peuvent rivaliser avec ceux de la grande famille aryenne ; quelques autres, comme

le langage du Hottentot et du Bushman, déshonorés par des sons inarticulés (*clicks*) étrangers à la voix humaine, appartiennent à la brute plutôt qu'à l'homme. » De telles considérations font naître la sympathie la plus profonde dans le cœur du philanthrope et du philosophe ; en forant ces fontaines scellées il se rapproche davantage des sources de l'intelligence humaine ; il saisit, pour ainsi dire, la nature vivante et jette la sonde dans des eaux profondes dont on ne connaît pas encore le fond.

La simple lecture des noms des langues connues, partiellement connues, ou totalement inconnues, jointe à la certitude qu'il en existe des quantités d'autres dont on ne connaît pas même les noms, devrait suffire à empêcher les spéculateurs de discuter légèrement le problème de l'origine du langage, et les déterminer à laisser la solution de cette question capitale à la génération prochaine qui aura du moins des matériaux abondants sur lesquels fonder son jugement. On ne peut argumenter que du connu à l'inconnu, et le passé ne se

déchiffrera que par l'étude attentive des phénomènes existants. Comment avons-nous la présomption de spéculer sur les lois qui ont présidé, il y a deux mille ans, au temps du crépuscule obscur de l'histoire, au développement et à la décadence de certaines langues, tandis que nous négligeons l'étude de ce qui se passe sous nos yeux, quand nous les ouvrons? Quelle leçon profonde ne pouvons-nous pas tirer de l'examen des raisons qui ont fait qu'une partie seulement, la plus forte et la plus indépendante, de la grande famille bantu ait adopté les claquements de langue du vil Bushman? Comment s'est-il fait que les membres des tribus apparentées d'aussi près que les Zoulous et les Sotos ne puissent, par l'intervention d'une loi euphonique, se comprendre mutuellement, tandis que des voyageurs allant d'un Océan à l'autre, de Zanzibar au Congo, à travers des régions qu'on n'avait jamais traversées auparavant, ont pu se faire entendre? Ce sujet offre à chaque pas des questions du caractère le plus intéressant; mais les

hommes de notre génération ne peuvent que jeter un regard de l'autre côté de ce précipice, de ce gouffre béant, en se demandant avec stupéfaction comment il s'est produit.

Toutes les données que nous possédions il y a cinquante ans, sur les langues qui s'étaient parlées en Afrique, à une époque quelconque depuis la création, auraient pu facilement se réunir en un bien petit ballot. L'ancien égyptien n'était pas déchiffré; les inscriptions puniques et tifinagues n'étaient pas découvertes. On tenait généralement l'arabe pour la langue du nord de l'Afrique, mais avant la conquête de l'Algérie par les Français on ne savait rien sur les tribus indigènes. A l'est on ne connaissait absolument rien de la longue ligne de côtes, qui s'étend de la mer Rouge au cap de Bonne-Espérance, et, à l'ouest, du cap Vert au cap de Bonne-Espérance, on n'avait que peu de renseignements pratiques sur la partie au sud de l'équateur; mais l'existence de grammaires et de vocabulaires des langues bunda et congo,

préparés deux siècles plus tôt par les missionnaires portugais, était un fait bibliographique avéré et ils excitaient la curiosité dans les grandes bibliothèques à côté d'un petit nombre de livres éthiopiens de même époque et de même impression. Quant aux langages parlés par la race nègre au nord de l'équateur, on n'en avait pas la moindre idée.

Si considérables qu'aient été depuis les derniers temps les découvertes géographiques (sans compter que géologues, botanistes, ethnologues et linguistes suivent le grand explorateur en ramassant ses miettes) nous ne pouvons cependant pas encore dire que nous possédions une vue générale sur l'ensemble de l'aire linguistique, ni que nous soyons maîtres des détails. Les langues de l'Afrique n'ont pas encore trouvé la place qui leur convient parmi celles du monde. Aucune description satisfaisante, aucune classification basée sur des faits scientifiques, n'a encore été offerte au public, quoiqu'il y ait eu quelques études scientifiques faites sur cer-

taines parties de ce vaste champ. La population de l'Afrique appartient à un grand nombre de races totalement différentes, il n'y a donc rien d'étonnant que les différences réciproques de leurs idiomes soient plus distinctement marquées que partout ailleurs. La confusion de langues si nombreuses et si différentes dans la moitié septentrionale du continent est si grande qu'il semble qu'on doive désespérer de jamais porter la lumière dans ce chaos et de classer les idiomes distincts. En Asie et en Europe nous avons les traditions linguistiques de plusieurs siècles et comme appoint une chaîne ininterrompue de preuves monumentales et littéraires : en Afrique il n'y a rien. C'est l'opinion d'un des plus illustres maîtres de la philologie comparée.

Il est de toute évidence que l'Afrique doit avoir été colonisée du nord au sud. Les tribus furent poussées toujours plus avant vers l'intérieur et en même temps les formes de leur langage se modifièrent. Pendant une longue suite de siècles le

mouvement à dû venir du nord; les races les plus anciennes furent acculées à l'extrême sud, rompues en fragments qui survivent encore, réduits aux conditions les plus infimes de l'existence humaine, ou bien totalement détruites. Tandis que, d'un côté, les Égyptiens occupent le premier rang comme la plus ancienne des nations dont l'histoire nous ait gardé la mémoire, de l'autre côté, même au temps du géographe Ptolémée, les connaissances des anciens ne s'étendaient pas très loin sur les côtes occidentale et orientale. Homère n'avait recueilli que ce seul fait qu'il existait des Éthiopiens sur les deux côtes du continent, au soleil levant et au soleil couchant. Les monuments de l'Égypte ne laissent aucun doute sur l'existence des nègres, et ce n'est qu'en Afrique que le nègre se trouve.

Mais ce serait une erreur de supposer que le nègre type représentât toute la population de l'Afrique, ou occupât la plus grande partie de ce continent. L'ethnologue qui étudie les caractères physiques des

races nous apprend qu'il y a en Afrique deux variétés de peuples à chevelure laineuse, ceux qui ont les cheveux floconneux, ceux qui les ont houppés, et qu'il s'y trouve aussi des races à cheveux plats bouclés. Au point de vue linguistique nous avons une sextuple division, et en la rapprochant des caractéristiques ethnologiques dont nous venons de parler, nous trouvons que la population de l'Afrique se partage ainsi :

1. Races à cheveux plats bouclés : famille des langues sémitiques, groupe des langues hamitiques, groupe des langues nouba-foulah.

2. Races à cheveux floconneux : groupe des langues nègres, famille des langues bantu.

3. Races à cheveux houppés : groupe des langues hottentot-bushman.

C'est à dessein que nous employons les expressions famille ou groupe, selon qu'il existe ou n'existe pas d'affinité prouvée entre les langages de chaque catégorie et une filiation présumée d'une souche com-

mune, ce qu'on ne peut affirmer que des familles sémitique et bantu. Les groupes sont formés d'éléments qui ne sont pas nécessairement homogènes; mais il n'y a pas d'autre méthode pour discuter un sujet de proportions aussi vastes que celui-ci.

Par suite de l'action simultanée de plusieurs grandes causes, l'isolement dans lequel l'Afrique était restée pendant tant de siècles commença à cesser il y a environ un demi-siècle. L'ouverture de la route des Indes par terre fit connaître la côte de la mer Rouge et l'Égypte en général; il devint de mode de faire des excursions sur le Nil. La France établit sa domination permanente en Algérie. La détermination bien arrêtée, sans fruit, mais du moins triomphante, prise par l'Angleterre de mettre fin au commerce des esclaves, attira l'attention sur la côte occidentale, du fleuve Sénégal au Kunène, qui avaient été les deux grands centres de ce trafic. L'occupation de l'établissement hollandais du cap de Bonne-Espérance transformé en une colonie anglaise, toujours en guerre, mais accroissant

toujours son territoire, révéla au monde étonné l'existence de ces nobles sauvages connus sous le nom générique de Kafirs. Les colonies portugaises d'Angola à l'ouest, et de Mozambique à l'est demeuraient dans une décadence sans espoir; mais sur la côte orientale, au nord du cap Delgado, par la force des choses et par suite de la suprématie qu'il exerçait dans le golfe Persique, le gouvernement de l'Inde anglaise se trouva en contact avec l'État arabe mahométan de Zanzibar, gouverné par une branche cadette et tributaire de la famille régnante de Mascatte. Peu à peu il nous fut prouvé que le commerce des esclaves était aussi effréné sur la côte orientale que sur la côte occidentale, ce qui était dû en grande partie à l'industrie et aux capitaux des sujets indous de la reine d'Angleterre, et ce fait rendit nécessaire notre intervention pour mettre fin à ce scandale. On voit donc qu'un cordon se serrait tout autour du continent africain. L'exploration scientifique de régions inconnues et l'expansion d'un commerce,

qui n'était pas toujours de nature bien légitime, furent deux des grands facteurs qui mirent des individualités en mouvement, dans le sens de l'impulsion donnée par l'action du gouvernement anglais, à l'ouest, au sud et au nord du continent.

Lorsqu'en 1815 la paix fut rendue à l'Europe, on sentit que le temps était venu de mettre fin à la plaie intolérable du commerce des esclaves. Le peuple anglais et le peuple français, l'Allemagne et quelques-uns des petits États protestants du nord de l'Europe comprirent que ce n'était pas assez pour expier et réparer le mal que nos ancêtres avaient fait en Afrique ; c'était un second mal et plus dangereux de répandre dans chaque port africain des cargaisons de rhum et d'armes à feu. L'esprit de propagande qui avait si longtemps sommeillé dans l'Église chrétienne éclata en une flamme brillante, et chaque confession envoya des missions en Afrique ; les citoyens des États-Unis de l'Amérique du nord se joignirent à cette grande croisade. On ne demanda aucune autorisation aux gouvernements

auxquels appartenaient les missionnaires, et il n'en était pas besoin ; on n'attendit pas la permission des gouverneurs de colonies ou des roitelets indépendants ; le missionnaire, homme ou femme, apportant avec lui l'instruction, l'industrie, la civilisation, vint aborder dans chaque port, dans chaque estuaire de rivière, en des lieux où le marchand n'avait pas encore envoyé ses agents, au milieu de tribus quelquefois si féroces qu'il n'était pas de trop de toute la douce fermeté du chrétien pour mettre un frein à leurs passions, et quelquefois si dégradées que l'amour chrétien seul pouvait décider des Européens civilisés à vivre au milieu d'elles. L'histoire des missions d'Afrique est encore à faire ; combien de vaillants soldats du Christ reposent dans une tombe égarée, victimes de leur zèle et du climat ! C'est au pacifique et saint travail de ces hommes de bien que nous devons le peu que nous savons sur les langues de l'Afrique.

Derrière eux, au second rang, viennent les grands voyageurs Horneman, Caillié,

Jackson, Minutoli, Salt et tant d'autres de ces derniers jours, trop nombreux pour que nous puissions les citer tous. Quelques-uns d'entre eux marchèrent droit devant eux dans l'immense espace et on n'en entendit plus parler; ils furent peut-être dévorés par des sauvages, ou bien, seuls dans quelque misérable hutte, ronde comme une ruche, au milieu d'une jungle inextricable, exhalèrent leur dernière plainte en songeant tristement à leurs amis et à leur foyer. Ensuite ma pensée se reporte sur les patients philanthropes Seetzen, Koelle, Kilham, Clarke, Tutschek, d'Avezac, Oldendorp et autres qui demeurèrent assis des heures entières au milieu de nègres nus et puants, s'efforçant d'arracher des idées, des mots et des renseignements géographiques à des cervelles à peine capables de concevoir quelque chose de plus que les besoins présents de chaque jour. Je n'oublie pas non plus le patient et enthousiaste savant, souvent éprouvé par la fièvre et la dysenterie; il sait qu'il doit fuir et cependant il s'attarde jusqu'à ce que la mort

arrête ses travaux, et supporte des fatigues et des privations dont nous ne pouvons nous faire aucune idée.

La carte de l'Afrique m'est devenue si familière, et l'histoire des travaux de l'explorateur et du missionnaire est si bien présente à mon esprit qu'il me semble, tandis que ces lignes coulent de ma plume, voir se dérouler devant mes yeux comme une vision le grand drame de l'Afrique redécouverte et reconquise. Je vois le long cortège des héros modernes qui n'hésitèrent pas à risquer leur vie pour la grande cause, depuis les premiers pionniers jusqu'à Livingstone et Stanley. Il s'est trouvé des gens pour blâmer Livingstone d'avoir abandonné les devoirs aussi utiles qu'étroits du missionnaire, ses écoles et ses chapelles, ses catéchistes et ses catéchismes pour aller en avant dans l'est et l'ouest et le nord, chercher la preuve de l'existence de nouveaux systèmes de lacs et de rivières, et découvrir les secrets cachés depuis le commencement de l'histoire. Il devint le grand pionnier et le père des mission-

naires qui naquirent pour ainsi dire des gouttes de sueur tombées de son corps pendant ses pénibles voyages. Il s'en est trouvé aussi pour blâmer le grand voyageur Stanley de s'être mêlé de choses de missions qui n'étaient pas de sa compétence, et cependant les accents retentissants comme des sons de trompettes des lettres qu'il écrivait de la capitale du roi Mtésa éveillèrent un écho en Angleterre, et ces deux grands héros Livingstone et Stanley ont indirectement fait avancer notre science linguistique de l'Afrique plus qu'aucun autre de nos contemporains. Ils ont entre eux une autre similitude de caractère, la profonde sympathie pour le peuple qui illumine tous les récits du grand missionnaire et une grande partie du rapport du grand voyageur. J'éprouve une profonde admiration pour ce dernier et hardi voyageur qui, tout en combattant pour défendre sa vie et celle de ses compagnons, ignorant s'il sortirait jamais de son continent noir, trouvait le temps de recueillir des noms et des mots, et fut assez heureux

pour revenir sain et sauf avec tout son précieux bagage au bas des cataractes.

Je vois les grandes plaines africaines, les larges rivières, les montagnes au triste aspect, les villages formés de ruches de paille, le palmier, le baobab, le poirier épineux et l'euphorbe, les hommes et les femmes vêtus de leur simple nudité, avec leurs coiffures fantaisistes, leurs épieux et leurs arcs. Je vois les longues files de porteurs chargés de fardeaux et l'Européen les suivant avec peine, à pied, avec son domestique portant sa carabine, ou quelquefois passant les marais sur le dos d'un homme, ou bien porté dans une litière grossière. D'autres fois je me représente la longue chaîne d'esclaves descendant vers la côte, ou les malheureux épuisés liés ensemble et abandonnés à mourir de besoin ou à être mangés par les bêtes féroces avant d'avoir rendu leur dernier soupir. Et cependant, en dépit de cette cruelle oppression, lors même que ce malheureux pays semble avoir été oublié pendant des siècles de Dieu et des hommes,

rien n'est plus frappant que les indices de bonté, de gaieté et de douceur de caractère qu'on peut recueillir à chaque page de chaque récit, et quoique cette situation paraisse réellement irrémédiable, on ne peut se défendre d'espérer qu'il lui restera un meilleur avenir. Il faut faire quelque chose pour susciter un intérêt soutenu envers l'Afrique; chacun de nous doit comprendre que nous avons une dette à acquitter, et qu'il est de notre intérêt de nous efforcer de faire progresser notre connaissance de ce pays.

Le langage a une connexion intime avec le développement des arts, de l'industrie et du commerce; les découvertes que l'on fait en étudiant une langue rendent plus clairs les traits caractéristiques sociaux et intellectuels du peuple qui s'en sert. L'existence de certains mots, plus ou moins transformés dans l'idiome d'une tribu qui a eu le malheur d'être privée de toute communication avec le monde extérieur, nous parle de quelques relations que l'histoire n'a pas enregistrées, et la présence

ou même l'absence de certains mots, a une valeur historique. De ce que les langues Pongoui et Congo de la côte occidentale ont de telles affinités avec le Souahili de la côte orientale, on peut tirer la preuve d'une unité d'origine contre laquelle il n'y a pas à s'élever, malgré les régions non frayées qui les séparent et l'ignorance absolue de ces peuples en fait de navigation. Après tout, le commerce de la pensée est la plus grande et la plus antique forme de commerce que le monde puisse avoir connue, et nulle industrie n'est si ancienne, si répandue, si ingénieuse, ou représente aussi nettement la ligne qui sépare l'homme de la bête que la fabrique des mots, qui a toujours marché sans jamais se ralentir depuis que le monde est monde.

Je n'ai pas la présomption de prétendre connaître aucune des langues qui se comptent par centaines en Afrique et que nous allons passer en revue, sauf cependant l'arabe qui est une importation étrangère. Peut-être cela n'en vaut-il que mieux. On dit que si un bibliothécaire lit un seul livre

il est perdu ; car alors il risque de perdre sur cette *unité* la sympathie et le dévouement qu'il doit *au tout*. Je m'en suis aperçu lorsque, il y a quelques années, j'écrivais sur les langues des Indes-Orientales ; la connaissance des idiomes de la famille aryenne n'était pas une excuse pour savoir trop imparfaitement les dialectes non aryens et servait plutôt à rendre cette lacune plus sensible. Et puis le linguiste aborde un sujet comme celui-ci en botaniste plutôt qu'en maraîcher. Il ne sait ni planter ni faire pousser les pommes de terre, mais il connaît les caractères des tubercules et la place qu'ils tiennent dans le monde botanique, et cette connaissance il la prend dans les pages des auteurs les plus estimés. Mes conclusions linguistiques ne reposent pas sur la théorie spéculative individuelle de l'écrivain, mais sur des faits pratiquement recueillis sur les lieux par les missionnaires, puis classifiés et mis en ordre par un des maîtres de la philologie comparée, Frédéric Müller de Vienne. Dans ses livres : *Ethnologie Allgemeine*

et *Grundriss der Sprachwissenschaften*, il embrasse l'Afrique tout entière et lui donne la place qui lui convient en face du reste du monde. D'autres savants se sont adonnés à l'étude de certaines parties de l'Afrique, Bleek pour les langues du sud, Lepsius et Reinisch pour celles du nord-est; mais on remarque une grande diversité d'opinions entre ces savants, et il y aura à résoudre bien des questions difficiles avant d'arriver à un résultat satisfaisant. Tout ce qu'on pourra faire de notre temps ne sera que provisoire. Il n'y a pas une seule subdivision de notre sujet à l'égard de laquelle on puisse dire que nous ayons à notre disposition les matériaux nécessaires pour nous former une opinion raisonnée. Chaque voyageur rapporte des noms de tribus parlant un idiome inintelligible pour les hommes de sa suite, ou même pour les peuplades avoisinantes à une distance de quelques jours de marche soit en avant, soit en arrière. Dans certains cas, un maigre vocabulaire représente tout ce que nous savons des mots, une ins-

cription douteuse sur une carte tout ce que nous savons de l'habitat. Or les deux choses élémentaires requises pour une connaissance linguistique de dernier ordre sont : une carte linguistique indiquant la situation approximative du peuple qui parle une langue donnée; un vocabulaire de quelque étendue donnant les mots usités recueillis sur place, ou de la bouche d'individus dont cet idiome constitue le langage propre, habituel et usuel. Au point de vue de ces simples données indispensables, notre science des langues de l'Afrique est lamentablement en défaut : nous savons qu'il existe des tribus à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud de certaines autres tribus, que leur langage diffère de tous les idiomes connus, qu'on ne peut se faire comprendre d'elles sans interprètes, et là s'arrête notre science. Nous ne pouvons négliger de mentionner l'existence d'un langage de ce genre; nous présumons qu'il appartient au même groupe ou à la même famille que ses voisins parce que nous n'avons pas de preuve du contraire, mais tout cela est

incertain. En somme, notre science des langues de l'Afrique ressemble beaucoup à la connaissance qu'a le géologue de la surface du globe, c'est-à-dire, nous possédons une idée passablement exacte des idiomes parlés le long des côtes tout autour du continent, nous avons pu parfois jeter ça et là un regard furtif dans l'intérieur, et nous en sommes réduits à des hypothèses visionnelles pour tout ce qui regarde le centre.

Les anciennes nations de l'Europe et de l'Asie ont laissé des archives de leurs langues, telles qu'elles se parlaient dans l'antiquité, dans leur littérature ou dans les inscriptions des monuments. A l'exception des documents égyptiens, éthiopiens, puniques ou tamachéques, l'Afrique ne possède pas d'archives du passé. Dans les hiéroglyphes de l'Égypte se trouve la pépinière de tous les autres alphabets qui existent dans le monde, mais aucun autre peuple de l'Afrique n'a inventé, adopté ou modifié une forme d'écriture employée ailleurs. La famille sémitique a apporté sa

forme de caractères si connue, qui avec le mahométisme se propagea dans les groupes hamitique, foulah et nègre, ainsi que dans le souahili de la famille bantu. Le syllabaire éthiopien dégénéré est devenu l'amharique moderne et le tigré. L'antique forme de l'écriture libyque ne nous est connue que par des inscriptions monumentales, et sa forme moderne n'a qu'un emploi très restreint. Sur la côte occidentale une forme particulière d'écriture syllabique fut inventée il y a peu d'années dans la tribu de Véi, et excita plus d'intérêt qu'elle ne le méritait, car ce n'était qu'une adaptation d'une méthode européenne et non une conception originale; quand une fois l'idée a été inventée de représenter les sons par des symboles, qu'importe ce que sont ces symboles, pourvu qu'on les comprenne bien.

L'alphabet latin, avec certaines modifications spéciales, a été généralement adopté par les missionnaires; ce sera le type dominant sur le continent. Des observations qui précédent on peut conclure

que nous n'avons, en ce qui concerne les langues de l'Afrique, aucun moyen de comparer le passé et le présent; notre tâche se réduit donc à reconnaître et à enregistrer les idiomes que nous trouvons en usage dans la population, et à rattacher ces notes à l'ordre de classification qui s'harmonise le mieux avec nos conceptions antérieures des nécessités scientifiques.

La classification de Frédéric Müller, la seule qui embrasse tout le continent, s'impose à mon opinion. Elle n'est pas universellement acceptée; pour les uns elle est trop simple; il leur faudrait une classification basée sur les difficultés inextricables de la construction, ou de grands traits cardinaux tels que l'absence ou la présence de distinction de genres. Pour d'autres elle n'est pas assez simple, car ils ne reconnaissent que deux éléments dans les langues de l'Afrique, l'élément étranger du nord et l'élément indigène du sud. Il y a peut-être bien quelque vérité au fond de cette théorie, et on est en droit de supposer qu'il a existé, à quelque époque

éloignée, une population noire totalement distincte par la race et le langage du peuple au teint clair qui envahit le continent, venant de l'Asie par flots successifs à de longs intervalles et se mélange avec la race indigène. Nous ne pouvons cependant tenir compte que des faits seulement, et Frédéric Müller présente ces faits avec une précision suffisante dans les six familles ou groupes dont nous avons parlé tout à l'heure, et que nous allons décrire en détail après nous être détournés un instant pour indiquer les langages étrangers de l'Europe et de l'Asie, qui ont pénétré dans les temps modernes sur les côtes et se sont établis d'une façon permanente, refoulant, dans certains cas, les idiomes indigènes, ou se mélangeant avec eux pour donner naissance à de nouveaux jargons.

Tandis que certaines langues qui jadis ont fait la loi dans le nord de l'Afrique, telles que l'égyptien, le phénicien, l'éthiopien, l'ancien persan, le grec, le latin et le vandale, ne se font plus entendre, d'autres se sont imposées avec autorité tout

autour du continent. En Égypte toutes les grandes langues de l'Europe ont droit de cité ; à Tripoli et à Tunis on parle le français et l'italien. Le français et l'espagnol ont élu domicile en Algérie et au Maroc. Le long de la côte occidentale nous trouvons le portugais dans les groupes d'îles des Açores, de Madère et du Cap Vert. Sur la terre ferme, à une grande distance dans l'intérieur, cette langue est souvent l'instrument des communications écrites ; des voyageurs disent l'avoir entendu parler à la cour de Muata Yanvo, le Cazembe, et de Sepopo sur le haut Zambèse, et des milliers de nègres en font usage dans la colonie d'Angola et celle de Mozambique, sur la côte orientale : cette langue a laissé une empreinte persistante en Afrique, comme dans l'Inde, et il est probable qu'elle est beaucoup plus répandue en Asie, en Afrique et en Amérique qu'au Portugal même. L'espagnol est devenu la langue des îles Canaries et de Fernando Po. L'action du français se fait sentir dans la colonie de Saint-Louis sur le fleuve Sénégal

ainsi que dans les établissements du Gabon, et des juges compétents ont constaté que les idiomes néo-latins sont parlés par l'Africain avec une prononciation assez correcte et ne se dénaturent pas en jargons ainsi qu'il arrive de l'anglais et du hollandais. Ce dernier a joué un rôle remarquable dans l'histoire de l'Afrique méridionale. Quelques tribus hottentotes ont adopté le hollandais en superposition avec leur idiome propre; c'est un dialecte très différent de celui qui se parle en Hollande; avec des formes de mots corrompues, des modes barbares d'expression, et un audacieux mépris de la grammaire. Il a pris une telle importance qu'on a publié au Cap une grammaire du hollandais du Cap. Ce dialecte s'étendra davantage et deviendra probablement un des principaux idiomes de l'avenir dans l'Afrique méridionale.

La langue anglaise accroît chaque jour son expansion et son influence, en tant qu'instrument d'instruction et intermédiaire de commerce non seulement entre Africains

et étrangers, mais aussi entre tribus africaines parlant des dialectes distincts. Tous les esclaves affranchis de l'Amérique du nord parlent un anglais plus ou moins pur : les Kru, qui ont une si large part dans la navigation, parlent un anglais corrompu. Sur la côte orientale, l'anglais aura une action plus considérable encore, puisque aucun autre idiome européen n'a pénétré dans l'intérieur. Un fait remarquable à constater est la prépondérance des langues indiennes. De Zanzibar à Madagascar, à Mozambique et jusqu'au cap Gardafui il n'y a peut-être pas une demi-douzaine d'exceptions à la règle que tous les boutiquiers sont indous. Les voyageurs venant de l'Inde peuvent partout parler en indoustanî et en gujarati avec toute la corporation des commerçants au détail et des marchands locaux ; ceux-ci font tous leurs comptes en gujarati et en kachî. En réalité tout le commerce est entre les mains des classes industrieuses et opulentes qui passent dans l'Afrique orientale, malgré les préjugés bien connus des Indous contre

la mer. Ces influences étrangères peuvent affecter profondément les dialectes indigènes qui lutteront pour l'existence sur les côtes septentrionale, méridionale, orientale et occidentale de l'Afrique. N'ayant pas l'appui d'une littérature indigène, nombre de dialectes insignifiants vont disparaître dans l'assimilation générale qui aura lieu. A mesure que nous avancerons dans notre exploration, nous constaterons que certaines langues puissantes doivent et peuvent se maintenir, et qu'elles deviennent déjà, sous la main du missionnaire qui les façonne, de puissants éléments de civilisation qui absorberont ou évinceront leurs voisines plus faibles et moins bien douées. Ce sera un intéressant spectacle linguistique à observer, car sans doute la même évolution a dû se produire il y a plusieurs siècles en Europe et en Asie, et nous constatons les résultats de cette lutte ; mais les détails de son progrès sont perdus pour nous.

I. — La famille sémitique (car c'est



bien une famille dans le sens le plus strict du mot) nous est bien connue. Elle a cette ressemblance avec la famille indo-européenne de posséder des inflexions; mais son mode d'infexion est tout spécial. Elle est très belle et très symétrique, seulement on n'a jamais pu découvrir son origine. Nous la trouvons en plein développement dans ses monuments les plus anciens. Le livre de la Genèse donne le récit de la création du monde, et les mots usités dans ce récit révèlent une langue parvenue à un état remarquable de perfection; ce caractère devient saisissant par la comparaison du mécanisme raffiné de la langue employée par Moïse avec les documents égyptiens de la même époque. L'influence de la famille sémitique sur le groupe hamitique, ou *vice versa* comme le prétendent certains auteurs, est très faible; de tout temps la nation sémitique fut une étrangère en Afrique; mais elle reçut de l'Égypte le don précieux de l'écriture alphabétique qu'elle transmit au reste du monde comme sa propre invention. La famille sémitique

se divisa en deux branches : la branche du nord et la branché éthiopienne.

Les Sémites ont possédé depuis l'antiquité la plus reculée le bord oriental de la vallée du Nil. La conquête historique de l'Égypte par les Hyksos et la descente des Hébreux dans ce pays n'ont pas laissé de traces linguistiques en Afrique ; mais la colonisation de Carthage par les Phéniciens a gravé son souvenir indélébile dans ses inscriptions monumentales en dépit des efforts des Romains pour effacer tous les vestiges de la civilisation étrangère de leurs rivaux vaincus. Quelques siècles plus tard les Arabes s'emparaient de toute la côte septentrionale de l'Afrique, jusques et même au delà des Colonnes d'Hercule, et la langue arabe supplantant l'égyptien dans la vallée du Nil, refoulant quand elle ne les détruisait pas les dialectes hamitiques de la Numidie et de la Mauritanie, devint, avec une variante dialectique de la langue pure du désert arabe et du Koran, le langage dominant à Tripoli, à Tunis, en Algérie et au Maroc. Du sud de

l'Arabie, traversant la mer Rouge, une troisième invasion sémitique pénétra en Afrique; elle nous est connue sous le nom d'éthiopienne ou de Giz, qui est le langage de l'Abyssinie. Avec le temps cette antique forme de langage donna naissance au tigré moderne et à son parent l'amhâric. Ces dialectes sont parlés par une population chrétienne réduite à un état de civilisation rétrograde. Les voyageurs signalent d'autres idiomes sémitiques distincts répandus sur les frontières de l'Abyssinie, mais ils sont sans importance.

L'arabe étend son influence bien au delà des limites des populations stables des divers royaumes. C'est le véhicule de la pensée à travers la plus grande partie de l'Afrique, qu'il soit parlé par les Bédouins nomades qui surprennent les voyageurs par leur apparition inattendue, ou par les conquérants envahisseurs comme le sultan de Zanzibar, par des trafiquants entreprenants comme les marchands d'esclaves qui sont généralement des Arabes avilis, ou bien par les races dominatrices du centre

de l'Afrique ; enfin c'est l'instrument de la propagation du mahométisme et de toute civilisation quelconque en dehors de celle qui résulte du contact des Européens. Jusqu'à présent il a eu le champ libre comme puissance religieuse et séculière, mais on peut présumer que maintenant ses progrès seront enrayés par la puissante intrusion des langues anglaise, française et hollandaise et par la résurrection et le développement des nombreux et puissants idiomes indigènes utilisés par l'Européen civilisateur et instructeur. Les Arabes laisseront des noms issus de leur langue, Kabyle, Kafir, Souahili, qui ne s'oublieront jamais. Pour étudier ces langues nous sommes abondamment pourvus de grammaires et de traductions des Livres sacrés en arabe, en amhârique et en tigré.

II. — Viennent ensuite les langues hamitiques. On les croit étrangères et de provenance asiatique, mais à une époque si reculée que la tradition en est perdue. Dans l'état actuel de la science il est peut-

être hardi de donner à cette subdivision le nom de famille ; il serait plus prudent de dire que c'est un « groupe » possédant des similitudes frappantes. Il peut se partager en trois sous-groupes : 1^o égyptien, 2^o lybien, 3^o éthiopien. Ces sous-groupes ont probablement entre eux une parenté linguistique, mais on ne les a pas encore assez étudiés pour qu'un accord unanime ait pu se faire sur ce point, de même que l'on a admis comme fait scientifique l'action réciproque des idiomes sémitiques. Il n'existe plus actuellement aucune langue du premier sous-groupe. Le copte s'est éteint il y a quelques siècles et n'a plus qu'une existence factice comme organe d'un rituel religieux ; l'égyptien avait disparu avant l'ère chrétienne, la tradition de son interprétation s'était également perdue, et il resta linguistiquement à l'état de langue morte jusqu'au jour où il fut ressuscité par les savants de notre siècle. Cette langue parfaitement développée quant à sa grammaire et à sa triple écriture, possède des documents gravés sur la pierre

qui remontent à plus de quatre mille ans avant l'ère chrétienne ; aucune autre nation ni aucune famille linguistique au monde ne peut donc lutter avec l'Égypte et l'égyptien au point de vue de l'antiquité. De plus, le mécanisme des mots et le groupement des phrases nous donnent la preuve que nous avons affaire à un instrument de penser infiniment plus ancien que les plus anciens documents sémitiques ou aryens. L'égyptien a fait son temps et sous l'influence gréco-latine s'est transformé dans le copte, qui lui-même disparut devant l'invasion de l'arabe, nous fournissant ainsi l'exemple le plus remarquable d'une nation changeant de langage, car presque tous les auteurs s'accordent à reconnaître dans le fellah d'Égypte le descendant en ligne directe de l'Égyptien figuré sur les monuments.

A l'ouest de l'Égypte, le long des côtes de la Méditerranée, s'étend une vaste contrée que les anciens désignaient sous le nom de Libye. Hérodote, le père de l'histoire, connaissait les tribus libyennes

parce que des colonies grecques et phéniciennes étaient établies sur la côte. Les Romains donnaient à cette région les noms de Numidie, de Mauritanie et de Gétulie. Ces premiers occupants du sol survécurent aux Phéniciens, aux Grecs, aux Romains, aux Vandales, et luttent encore contre les Arabes, les Turcs et les Français. La vieille langue libyenne n'avait pas de littérature ; elle a disparu et c'est à peine si on la devine par quelques inscriptions. Cette région porte maintenant les noms de Tripoli, Tunis, Algérie, Maroc, et Grand Sahara. Jusqu'à un certain point le nom de Berbère peut s'appliquer à toutes les formes hamitiques des idiomes de ce sous-groupe, mais on rencontre d'autres expressions qui désignent des langages distincts : le kabyle en Algérie, le shilha au Maroc, le tamâshèque dans le Sahâra, le zénaga sur la frontière du Sénégal. Le guanche, l'idiome éteint des Canaries, appartenait à ce groupe. Les Français ont beaucoup contribué à la connaissance de ce sous-groupe où l'on remarque une absence complète

de culture et dont la population est en grande partie nomade.

Hornemann fut le premier à appeler l'attention sur l'existence des Touaregs et Marsden à les identifier aux Berbères. On ignorait avant eux qu'il y eût dans l'Afrique septentrionale d'autres tribus nomades que les Arabes. Volney le premier avança qu'ils représentaient les anciens Gétules. Vivien de Saint-Martin établit qu'au moment de la seconde invasion des Arabes orientaux, au xi^e siècle, ces tribus abandonnèrent les districts de la côte de Tripoli pour échapper au joug étranger, et se retirèrent dans les oasis où elles conservèrent leur liberté sauvage et leur ancienne langue dans une pureté relative. Comme nous l'avons déjà expliqué, on suppose que le sens de ce mot (*Touareg*) est synonyme dans l'idiome berbère de *Kabyle* en arabe. Quelle que soit son origine, ce nom a été appliqué par les Arabes et non par les tribus elles-mêmes; c'est à peine si elles le reconnaissent et se donnent celui d'*Imoshagh* ou d'*Amazirg*. Il est pratiquement impos-

sible de déterminer les limites du territoire occupé par ces nomades, car ils sont répandus depuis les confins de l'Algérie jusqu'aux frontières des royaumes nègres de Bornou et de Timboucktou. Sous le règne de l'empereur Auguste Cornélius Balbus, un gouverneur des provinces romaines d'Afrique marcha à la tête de son armée contre ces tribus insoumises alors comme aujourd'hui; il prit d'assaut Cydamis, actuellement Ghadamès, capitale de Phasania ou Fezzan, pays des Garamantes; mais il n'avait pas comme Jules César le don de manier la plume aussi bien que l'épée.

Il y a chez les Touaregs quatre confédérations de tribus: les Azjer au nord-est; les Ahaggar au nord-ouest; les Kel-ouui au sud-est; les Aouelimmiden au sud-ouest; chacune de ces confédérations possède son dialecte particulier. Hanoteau, qui avait déjà composé une grammaire kabyle, publia en 1860 sa grammaire tamâshèque en adoptant le premier de ces dialectes, que nous prendrons par conséquent comme étalon, puisque nous le connaissons mieux.

Il a établi qu'il est pur de tout mélange d'arabe et qu'on est en droit de s'attendre à trouver dans ce district isolé une plus grande quantité de formes grammaticales de l'ancienne langue. C'est le seul dialecte qui possède un caractère d'écriture spécial, le tifinag, qu'Hanoteau considère sans aucune hésitation comme apparenté avec l'ancienne forme numide. Il tira ses renseignements d'un nègre natif du pays où le tamâshèque était parlé par ceux qui le tenaient en esclavage ; cet homme savait un peu d'arabe ; avec lui Hanoteau apprit le tamâshèque, compila sa grammaire et rédigea des fables et des contes. Plus tard il fut assez heureux pour renconter à Laghouat quelques Touaregs ; il put causer avec eux et ils l'aiderent à traduire en tifinag les textes qu'il avait transcrits en caractères latins modifiés. Son livre a par conséquent une très grande valeur et fait grand honneur à sa science. Pour compléter cet excellent ouvrage il a joint à ce volume une carte linguistique des idiomes berbères de l'Algérie française

accompagnée d'une notice explicative. Il y a ajouté des textes, des lois de villages et des chansons transcrits en arabe et traduits en français.

Les habitants de l'oasis de Jupiter Ammon sur les confins de l'Égypte (Alexandre le Grand l'a visitée) comprennent et emploient l'arabe pour leurs communications avec les étrangers; cependant entre eux ils se servent d'un idiome tout différent. Quel est ce langage? Augila est une oasis située à l'ouest de Siwah, habitée continuellement. Hornemann, le voyageur au temps de l'occupation de l'Égypte par le général Bonaparte, visita la première de ces oasis en 1797-98 et colligea un vocabulaire d'après lequel Marsden découvrit l'affinité de cet idiome avec le berbère; dans la seconde oasis Hornemann trouva un langage similaire; d'autres voyageurs, Minutoli, Cailliaud, etc., ont recueilli des matériaux plus complets. Hanoteau a analysé ces mots dans sa grammaire kabyle, et leur identité ne fait plus de doute. Makrisi rapporte également ce fait dans son ouvrage sur

l'Égypte. Cet idiome est absolument insignifiant et sera sans doute supplanté par l'arabe, mais il donne une idée parfaite de l'extension du berbère qui a dû s'étendre des confins de l'Égypte aux îles Canaries, et montre que le siwah a dû résister à la pression des langues superposées pendant plus de trois mille ans.

Le sous-groupe éthiopien du groupe hamitique s'étend sur la mer Rouge, entremêlé au point de vue géographique avec la branche éthiopienne de la famille sémitique : ses langues sont le somali, le galla, le bishari, le dankali, l'agau, et quelques autres.

Nous possédons des notes grammaticales sur plusieurs, et des traductions des Saintes Écritures en copte, en berbère et en galla. Des sociétés de Missions se sont obstinées avec assez peu de succès dans la tâche ingrate de modifier les races hamitiques de l'Ethiopie. Dans cette partie de l'Afrique les espérances d'améliorations futures par l'influence des Européens paraissent tout ce qu'il y a de moins en-

courageantes. En dépit des nombreuses tentatives d'exploration, on a bien peu gagné sous le rapport de la connaissance géographique de cette triste contrée qui s'étend de l'Abyssinie à l'équateur. A l'opposé de la famille sémitique, le groupe hamitique n'a d'affinités reconnaissables avec aucune famille ou aucun groupe linguistique de l'Asie. Son existence sur le sol africain remonte au moins à six mille ans et l'aire qu'il occupe est immense. Lepsius et Bleek prétendaient faire entrer dans ce groupe les Hottentots de l'extrême Sud, soulevant ainsi une question pour la solution de laquelle nous n'avons pas encore réuni des matériaux suffisants. Ce point doit être réservé au jugement de la génération à venir dont la science plus exacte saura peut-être trouver un lien entre les races pré-sémitiques de l'Afrique et de la Mésopotamie.

III. — Nous arrivons au troisième groupe, le nouba-foulah ; c'est le moins bien connu et celui dont la classification

est la plus douteuse. Jusqu'ici nous avons eu affaire à des langues inflexives; toutes celles que nous trouverons maintenant en Afrique sont agglutinatives. Ethnologiquement parlant, les populations sémitiques, hamitiques et nouba-foulah appartiennent aux races à « cheveux plats bouclés ». Tout le reste de l'Afrique se compose de races à « cheveux laineux floconneux » ou à « cheveux laineux houp-pés ». Il ne s'ensuit pas que les caractères linguistiques doivent être les mêmes que les caractères ethniques; nous savons que c'est souvent le contraire qui a lieu. Frédéric Müller établit que ce groupe, dont l'habitat est situé en partie au milieu du groupe nègre, et en partie sur sa frontière septentrionale, est nettement distinct du nègre, tant par l'aspect physique que par certains autres détails ethniques. Il occupe une situation intermédiaire entre le groupe hamitique et le groupe nègre. Ici nous devons rappeler que suivant les affirmations de certains auteurs, la famille bantu occupe de même une situation intermé-

diaire ; mais les Bantus par leurs caractères physiques et physiologiques prennent rang après leurs ancêtres nègres, tandis que les Nouba-Foulah se rapprochent davantage des races hamitiques. La parenté des Nouba et des Foulah ne nous paraît rien moins que certaine. Nous allons les étudier séparément :

Le sous-groupe nouba s'étend depuis le territoire de la famille foulah à l'est, jusqu'au domaine du sous-groupe éthiopien du groupe hamitique. Les Nubiens purs occupent actuellement la vallée du Nil entre la première et la seconde cataracte. Ils sont mahométans et se donnent à eux-mêmes le nom de Barabra. La relation de Schweinfurth nous montre qu'ils constituent une race dominatrice, supérieure comme puissance et civilisation aux autres populations idolâtres sur le territoire desquelles ils font des incursions comme marchands et chasseurs d'esclaves. Il est à remarquer que les Nubiens ont dû venir s'établir dans leur habitat actuel depuis les temps historiques, car

Hérodote ne les mentionne pas et il ne les aurait pas oubliés s'ils avaient été dans les lieux qu'ils occupent maintenant. Le nom de *Noubæ* paraît pour la première fois dans Eratosthène qui en parle, dans la dernière moitié du troisième siècle avant J.-C., comme d'un grand peuple indépendant des Éthiopiens de Méroé ; c'est dans cet intervalle qu'ils ont dû immigrer de l'Occident. L'histoire constate des immigrations de cette même race au temps de Dioclétien trois cents ans après J.-C. Nous savons les noms d'autres idiomes ou dialectes étroitement apparentés avec la langue nubienne ; ces populations, qui n'ont absolument aucune civilisation ni littérature, habitent la vallée du Nil et sont imparfaitement connus. On comprend, avec bien moins de certitude, dans le sous-groupe nouba les Berta établis sur les rivières Takazi et Atbara, les Kouafi et les Masai. L'attribution à ce sous-groupe de nombreuses tribus dont Schweinfurth et Junker nous ont révélé l'existence sur la ligne de partage des eaux des bassins du

Nil et du Welle est encore plus douteuse et subordonnée aux matériaux qu'on réunira dans l'avenir. Par malheur un incendie a détruit la plus grande partie des collections linguistiques de Schweinfurth. Ces tribus sont les Monbouktou, les Nyam-Nyam, les Kréj et les Golo. Il faut laisser à la génération prochaine le soin de déterminer avec certitude la langue de ces peuplades.

On trouve la famille foulah sur la côte occidentale. Ce nom signifie « jaune ». Le Foulah se prétend beaucoup supérieur au nègre et réclame une place parmi les « hommes blancs ». On le rencontre vivant mélangé au nègre depuis le bas Sénégal à l'ouest jusqu'au Darfour à l'est, et depuis Timbouktou et le pays d'Hausa à l'ouest, jusqu'au pays d'Yariba au sud. Ce peuple se révéla en envahisseur pillard; il est mahométan. Une dynastie foulah règne dans les royaumes de Sokoto et de Gandou. Son nom se présente sous les variantes de Poul, Poulo, Foulah, Foulbé, Fellâta, Fouladou. La race foulah s'est mélangée avec

la race nègre, ce qui a produit d'autres variétés. Nous en avons heureusement une grammaire par Reichardt et une traduction de quelques chapitres de la Bible par le consul Baikie. On a signalé sept dialectes, mais le foulah-jallon, sur les bords du fleuve Sénégal, est admis comme étalon.

C'est ici le lieu de citer l'œuvre monumentale de Lepsius, *Nubische Grammatik*, (1880), dans laquelle le savant vieillard a condensé son expérience de quarante années, car je l'ai rencontré moi-même à la Grande Pyramide en 1843 pendant sa célèbre exploration scientifique, et son attention a toujours été tendue vers ce sujet préféré pendant sa longue et honorable carrière de professeur et de conservateur du Musée de Berlin. Outre une grammaire nubienne, un vocabulaire allemand-nubien, une traduction d'un évangile et un appendice sur les dialectes de l'idiome nubien, il passe en revue dans une longue introduction toute la question de la classification des langues de l'Afrique. Nous avons le

plus profond respect pour les opinions de cet illustre vétéran de la science, mais il faut pourtant dire que là sont avancés trop de points contestables d'ethnologie et de philologie comparée pour qu'il soit permis de les accepter autrement que comme une indication provisoire, ou comme base pour de futures investigations.

IV. — Faute d'un meilleur nom le groupe suivant est appelé Nègre, désignation incontestablement inexacte. En réalité c'est une conglomération de parties composantes absolument hétérogènes, quelque chose d'analogue à l'ancien touranien en Asie il y a un quart de siècle; une sorte de sac où l'on jetait provisoirement tous les langages qu'on ne pouvait pas caser ailleurs. De même que le mot touranien a peu à peu disparu des classifications asiatiques ou s'est resserré graduellement dans les limites relativement restreintes d'une seule famille, de même aussi le terme « nègre », qui est totalement insuf-

fisant, disparaîtra pour faire place à une nomenclature scientifique, ou du moins intelligible.

Nous ne devons pas oublier que le type nègre est très caractérisé et représenté très distinctement sur les monuments de l'ancienne Égypte d'il y a cinq mille ans; si dans l'intérieur il a pu subir de nombreux mélanges, il est pur sur la côte. De la pureté de la langue nous ne pouvons rien dire avec certitude. La présence du groupe nouba-foulah au nord et de la religion mahométane au cœur de son territoire, l'influence des nations européennes et des nègres américanisés sur les côtes ont pu la modifier. Le hausa est le grand idiome commercial de l'Afrique centrale et s'étend bien au delà de la région qu'occupe le peuple hausa. C'est un langage à part, qui, par certains caractères, se rapproche des langues hamitiques et sémitiques. Certains savants le rattachent au groupe hamitique, d'autres au groupe nouba-foulah, d'autres enfin au groupe nègre. On pourrait croire que d'un accord général il

est admis que ces langues nègres sont indépendantes de tout autre groupe; mais Bleek a avancé que certains idiomes nègres appartiennent à la même famille que le bantu et que d'autres leur sont apparentés. Ceci prouve combien, jusqu'à présent, nous sommes loin d'avoir une certitude quelconque sur n'importe quel point de cette question, par suite du manque de données suffisantes.

Autant que nous pouvons le savoir, toutes ces langues sont agglutinatives; à la vérité ce n'est qu'un lien de parenté bien faible. Le groupe nègre est loin de s'étendre sur toute l'Afrique, mais il constitue le noyau principal de sa population. Limitée au sud et à l'est par la famille bantu, pressée au nord par le groupe nouba-foulah, déportée par millions par les Européens, cette race se fût éteinte sous les épreuves qu'elle a eu à subir si elle n'avait pas été douée d'une vitalité aussi énergique. On peut dire que le Nègre partage avec le Bushman l'honneur d'avoir été l'habitant aborigène de l'Afrique. La

contrée qui s'étend du fleuve Sénégal au Niger est la patrie de la pure race nègre ; mais les nègres de races très mêlées revenus libérés d'Amérique, ou échappés des vaisseaux négriers capturés, ont altéré cette pureté, et quelques-unes de ces races mêlées, qui renferment des éléments hamitiques, sémitiques et nouba-foulah, sont les plus belles.

On ne doit admettre que comme provisoire tout ce qui touche aux langues de ce groupe. Nous ne savons rien ni du nombre des variétés de ces langues, ni de leurs rapports mutuels, ni de leurs variantes dialectiques, et nous manquons même de renseignements complets sur ceux de ces idiomes dont nous possérons des vocabulaires ou des notices grammaticales. Nous ne pouvons déterminer les limites de leur aire linguistique, et elles n'ont absolument aucune littérature. Une seule chose est évidente, c'est qu'elles ne peuvent pas sortir d'une même source. Il doit avoir existé plusieurs points de formation distincts, car non seulement la construction

grammaticale s'oppose à l'hypothèse d'une unité originale, mais il n'existe pas même l'uniformité de vocabulaire qui pourrait donner quelque poids à cette opinion.

La région nègre coupe l'Afrique en droite ligne, dans sa plus grande largeur, de la côte occidentale à la vallée du Nil.

Il ne reste pas, comme en Amérique ou en Asie, un seul monument édifié par la main du nègre pour témoigner de la grandeur matérielle des tribus, ou parler de quelque civilisation éteinte. Il n'y a pas de caractère d'écriture, car le vei n'est qu'une adaptation moderne d'une idée apportée d'Europe. Des proverbes et des traditions orales d'une antiquité incertaine vivent dans la bouche des hommes, mais le peuple n'a le souvenir d'aucun savant ou législateur nègre. En réalité il n'y a point d'histoire, point de fait digne d'être conservé, point de passé, et il est difficile de croire que l'avenir puisse être meilleur. Ce ne sont pas, cependant, des races abâ-tardies se cachant dans les profondeurs des forêts, peu nombreuses et misérables; au

contraire, ces nègres sont aussi nombreux que les sables de la mer; ce n'est pas non plus que le climat leur soit insalubre ou improductif, car ils possèdent une grossière richesse agricole, et la richesse minérale ne leur manque pas. Il n'est pas possible d'établir en fait, ou même d'avancer comme une probabilité, qu'avant l'irruption du prosélytisme musulman ils aient été opprimés par des étrangers, car ils étaient inabordables, et ni les Égyptiens, ni les Perses, ni les Grecs, ni les Romains, ni les Arabes pré-mahométans n'ont pu arriver jusqu'à eux.

Ils ne manquent pas d'intelligence quand ils sont élevés dans des écoles européennes, et quelques individus choisis sont susceptibles du développement intellectuel le plus complet. Ils portent la peine de leurs éternelles guerres intestines, du manque absolu d'opinion publique ou d'indépendance personnelle, de l'esclavage domestique et de leur pénurie de produits exportables d'aucun genre; hommes et femmes n'ont pas su acquérir la dignité de se vêtir

décentement. Nul messager n'est jamais venu à eux avec un livre religieux, les retenant, les conseillant, élevant leurs idées, leur apportant de bons exemples et des exhortations ; car, il ne faut pas l'oublier, c'est à ses livres religieux, lors même qu'ils étaient théologiquement erronés, que l'Asie est redevable de sa civilisation. Le nègre n'a pas eu le privilège d'inventer l'art d'écrire qui aurait fait de sa langue la cheville ouvrière du progrès et de la moralisation ; il est resté jusqu'à nos jours la proie de l'esclavage, du cannibalisme, d'une sorcellerie du caractère le plus odieux et de sacrifices humains d'une abomination monstrueuse.

Il ne faudrait pas croire cependant que nous n'avons fait aucun progrès ; nous possédons des grammaires de quelques idiomes du groupe nègre, des traductions des Saintes Écritures et nombre de livres de religion ou d'éducation ; d'autres, nous avons des notes grammaticales de la plus grande valeur et des vocabulaires ; mais les auteurs les plus compétents décrivent beaucoup de langues que nous connaissons

d'une façon à peu près suffisante comme des idiomes isolés, et n'admettent aucune affinité avec n'importe quelle autre variété connue. Ce fait en lui-même induit à supposer que les phénomènes linguistiques de la région nègre n'ont pas encore été complètement mis en évidence. Nulle part ailleurs nous ne rencontrons de langages isolés, sauf de très rares exceptions, et ce sont généralement des survivances de quelques familles éteintes. Les vastes espaces restés vides sur la carte, qui ont jusqu'ici mis en défaut la plume du géographe ou du cartographe et les récits de tous les explorateurs, nous révèlent l'existence d'une grande *terra incognita* et de millions d'êtres inconnus. C'est comme si debout, sur le rivage de la mer, nous écoutions le bruit confus des vagues, ou si du haut d'une tour élevée nous prêtiions l'oreille au murmure produit par le son des voix montant d'en bas, car nous ne savons rien de certain de ce qui concerne les langues du pays nègre. Les collections linguistiques de Koelle, *Polyglotta Africana*,

cana, elles-mêmes, qui lui valurent le prix Volney, ressemblent à une poignée de coquillages jetés par le flot sur le rivage, et ramassés à tort et à travers après avoir été dispersés au loin dans l'intérieur; car il a composé sa science des souvenirs peu sûrs d'esclaves libérés, et ses mémoires ne peuvent être d'aucun usage avant d'avoir passé par les mains d'un classificateur habile; et même alors ils ne serviront pas à grand'chose.

Les tribus sauvages de l'intérieur ont exercé une poussée constante le long des bassins fluviaux vers le rivage de la mer, séparant violemment et désagrégant les tribus qui avaient déjà atteint la côte et goûté les douceurs du commerce et d'une civilisation rudimentaire. Dans l'intérieur se trouvent les produits bruts demandés pour l'exportation et les races sauvages veulent s'affranchir des intermédiaires de la côte; par là de nouveaux langages s'imposent à notre attention. En ce qui concerne les langues, des savants illustres ne peuvent même pas se mettre d'accord

sur leur classification ; il y a là une abondante moisson de querelles linguistiques. N'oublions pas que l'homme qui a beaucoup aidé à la composition des grammaires, et à la traduction des Saintes Écritures, fut lui-même esclave ; délivré par les croiseurs anglais et élevé dans les écoles anglaises, il s'éleva jusqu'à l'épiscopat. J'ai nommé Samuel Crowther.

Pour l'intelligence du sujet, je divise ce groupe en quatre sous-groupes, en me basant sur des considérations purement géographiques :

I. Atlantique. Depuis le fleuve Sénégal jusqu'au fleuve Benin.

II. Niger. Le bassin du fleuve Niger et la région méridionale jusqu'aux confins des territoires nègre et bantu.

III. Central. La région située autour du lac Tchad.

IV. Nil. Le bassin supérieur du Nil.

Le sous-groupe atlantique se subdivise en deux sections :

1. Septentrionale. Du fleuve Sénégal au cap Mount.

2. Méridionale. Du Cap Mount au fleuve Benin.

La première section comprend les colonies française et anglaise de Sénégalbie et de Sierra-Leone, l'état indépendant de Libéria; on y parle les langues mande, sérékhulé, bambàra, véi, sou-sou, mende, ouolof, feloup, boullof et temne. Quelques-uns de ces langages sont les idiomes de grandes nations indépendantes musulmanes ou idolâtres, dont on rencontre des membres sur les marchés européens, tandis que des millions d'autres nous sont inaccessibles, et malgré les efforts continuels des Français et des Anglais pour ouvrir une route depuis la côte jusqu'au haut Niger, cette entreprise n'a pas encore pu s'accomplir.

Dans la seconde section se trouvent les fameuses côtes de Grain, d'Ivoire, d'Or et des Esclaves, avec la colonie anglaise de Cape-Coast et de Lagos, les royaumes des Achantis et de Dahomey, et les répu-

bliques indépendantes du pays d'Yariba. Là se parlent les langues krou, grebo, basa, eoué, ashanti, akra et yariba.

Il y a aussi deux sections dans le second sous-groupe :

1. Le bassin du Niger.
2. La région méridionale jusqu'à la frontière du groupe.

Dans le sous-groupe atlantique notre science était restreinte aux districts côtiers ; dans celui-ci nous pénétrons dans l'intérieur, mais nos renseignements sont fort incomplets. Commerçants et missionnaires ont étendu leurs opérations au delà du delta du Niger uni, mais il n'y existe pas d'établissements européens. On y parle l'idzo, l'ibo, l'igara, l'igbira, le nupe, l'efik. Au-dessus du point de jonction des cours d'eau il existerait, à ce qu'on nous assure, d'autres langages.

Dans le sous-groupe central nous rencontrons de puissants royaumes et une certaine civilisation ; mais c'est en vain que le commerce cherche à pénétrer jusque-là par Tripoli au nord en traver-

sant le Sahara, ou par le Niger au sud. Nul pied européen, sauf celui du hardi explorateur qui a fait le sacrifice de sa vie, n'a encore foulé ces régions. Et pourtant nous n'avons pas enregistré moins de cinquante-neuf langues appartenant à cette vaste contrée ; leurs vocabulaires ont été recueillis de la bouche d'esclaves amenés sur la côte occidentale ou en Egypte. Les idiomes les plus connus sont le sourhai, le hausa, le tibbou et le kanouri.

Le quatrième sous-groupe s'étend sur un terrain qui nous est plus familier, car, nominalement du moins, il est tout entier sous la domination du vice-roi d'Egypte et comprend les tribus qui habitent le bassin du Nil Blanc. Ce sont de francs sauvages, et ils paraissent devoir rester dans cet état, car les tentatives faites pour annexer ces contrées à l'Egypte et mettre un terme au trafic des esclaves semblent avoir produit dans ce malheureux pays des maux plus grands que ceux qu'il endurait auparavant. Pour le moment le voile est tiré sur ces régions et la science

linguistique n'a pas de progrès à y faire.

V. — Nous arrivons à la famille bantu. C'est une famille dans le sens le plus strict du mot, et elle fait, par conséquent, un contraste frappant avec le groupe sans liens et sans cohésion que nous venons d'étudier. Elle embrasse toute l'Afrique au sud de l'équateur, à l'exception de l'enclave du groupe hottentot-bushman.

C'est réellement une grande découverte que celle d'une famille linguistique unique régnant dans toute l'Afrique sud-équatoriale, sauf certaines bandes de terrains occupées par le groupe hottentot-bushman. Le nom de Bantu est maintenant admis. Quelque prodigieuse que soit l'extension de cette famille d'une côté à l'autre, on trouve dans le génie, les phonétiques, et le vocabulaire de tous les dialectes qui la composent, la preuve indiscutable de leur filiation commune ; on peut les traiter de la même manière que les familles arienne, dravidiennes et sé-

mitique. Dans chaque branche on retrouve quelques traits caractéristiques de la mère commune. On peut donner le premier rang au langage des Xosa, communément appelé kafir. Il ne faut cependant pas oublier que les stratifications linguistiques et ethniques ne sont pas toujours identiques. Certaines tribus de la basse Guinée parlent un dialecte bantu bien qu'elles appartiennent ethnologiquement à un type nègre pur.

L'aire linguistique de cette famille est plus considérable que celle de n'importe quelle autre, mais il serait imprudent d'établir, même approximativement, un chiffre de population. Chaque année de nouvelles tribus nous sont révélées. Par les caractères remarquables qui lui sont propres, cette famille se sépare entièrement de tous les autres types linguistiques. Elle a été parfaitement étudiée, en détail, dans ses dialectes principaux, par des savants compétents, et, en tant que famille, par de grands maîtres en linguistique comparée, tels que Bleek et Frédéric Müller. Elle

procède par agglutination, mais elle connaît aussi l'allitération et se soumet à des lois euphoniques. Sur ses frontières elle a subi l'influence des étrangers ses voisins ; car nous trouvons dans quelques dialectes des claquements inarticulés empruntés aux Bushmans. Nous avons cependant peu de données absolument certaines, et il faut laisser à la génération prochaine la tâche de déterminer cette famille remarquable. Frédéric Müller signale hardiment chez elle des influences sémitiques et hamitiques qui doivent remonter à l'enfance du langage.

Bleek qui, en plus de sa science profonde du langage en général, possédait des connaissances spéciales sur cette famille, a formulé son opinion sur ses traits caractéristiques. Les mots sont polysyllabiques et les syllabes ouvertes, les diphongues sont rares ; il y a eu primitivement seize préfixes dérivatifs, mais deux seulement ont un rapport évident avec les distinctions observées dans la nature ; ils sont restreints à des substantifs se rapportant

à des êtres raisonnables, l'un au singulier et l'autre au pluriel. La forme de ce dernier est *ba*. Il y a peu d'adjectifs et la plupart du temps on les remplace par une construction particulière. Le génitif est indiqué par une particule préfixe génitive. Les cas sont indiqués par des prépositions. On forme différentes sortes de verbes par la variation de la terminaison et des modes ; le temps parfait est caractérisé de la même manière. La forme la plus simple du verbe est le singulier de l'impératif.

Bleek a également accordé une grande attention aux lois euphoniques qui diffèrent un dialecte, ou une branche linguistique de cette famille des autres. Il a démontré que ces langages sont plus éloignés les uns des autres que ceux des familles teutonique et néo-latine. La plus grande partie des mots de chaque dialecte, quoique identiques à l'origine, sont devenus absolument dissemblables grâce à l'action des lois euphoniques qui changent leur forme. Ces formes grammaticales aussi sont très différentes, au point même

que les Ama-Xosa et les Bé-Chouana, bien qu'appartenant à la même branche de cette famille, ne peuvent plus se comprendre. Bleek a pris la peine d'expliquer cette nouvelle forme de ce qu'il appelle la grande loi « Grimm » de la transmutation du son dans le bantu. Il y a trois claquements dans le langage de la sous-branche du pays kafir.

Il est bon, je crois, de dire un mot de plus sur cette concordance euphonique ou allitérale qui constitue un caractère si frappant. L'élément initial du substantif, une lettre, ou des lettres, ou une syllabe se présente comme élément initial de l'adjectif; le pronom prend une forme correspondante à l'initiale du substantif qu'il remplace; au génitif, la partie importante de l'initiale du substantif-sujet se détache pour aider à former le lien de connexion avec le nom ou le pronom; exemple:

li zimmi zami zi ya li zua lizai lami
brebis (de) moi elles entendent voix (de) moi.

Il faut aussi rapporter l'opinion de Li-

vingstone, le grand voyageur, le grand missionnaire, le grand linguiste, dans le sens le plus élevé du mot, qui foulâ du pied comme un colosse ce monde étroit, et qui avait un cœur plus grand que le continent qu'il a révélé à ses contemporains étonnés. Il écrivait à propos de la langue chouana qu'il connaissait à fond, et qui n'est qu'une sœur de tous les idiomes de cette famille, qu'elle est si riche, que chaque semaine de vieux savants découvrent de nouveaux mots; qu'elle est si expressive que le Pentateuque a pu être traduit avec moins de mots que dans la version des Septante, si concise cependant; que sa simplicité de construction est telle que sa richesse d'expression ne peut pas faire conclure qu'elle appartient à une tribu déchue en civilisation comme quelques-uns des aborigènes du sud de l'Europe. Un interprète disait au gouverneur du Cap que la langue souto ne pouvait pas rendre la substance de la lettre d'un certain chef, tandis que tous ceux qui connaissaient ce chef, Mohesh, savaient par-

faîtement que, sans effort, il aurait pu écrire sa lettre dans son idiome de trois ou quatre manières différentes, ce qui était plus que l'interprète n'aurait pu faire en anglais.

L'Américain J. L. Wilson dit que les savants de la prochaine génération verront se révéler les beautés de langues aussi savantes de construction et aussi musicales de tonalité que n'importe lequel des vieux langages morts qui font les délices des savants. La structure générale est caractérisée par tant de régularité, d'exactitude et de précision, tant d'ordre et d'arrangement philosophique qu'il faudrait un long temps et des changements importants dans la conduite extérieure du peuple pour effectuer quelque modification matérielle dans les traits caractéristiques dominants de ce langage. Le vocabulaire peut s'étendre presque à l'infini. Non seulement il est expansible, mais il a aussi une merveilleuse facilité pour exprimer de nouvelles idées. Les missionnaires ont été surpris de voir combien il leur était aisé d'exprimer les idées reli-

gieuses ; ils n'ont pas eu besoin d'emprunter des mots étrangers pour traduire le Nouveau Testament et une partie de l'Ancien.

De vastes parties du territoire qui compose l'aire linguistique de la famille bantu n'ont été qu'imparfaitement explorées, ou même sont complètement inexplorées, aussi ai-je adopté provisoirement une classification en trois branches : méridionale, orientale et occidentale. Chacune de ces branches se subdivise en sous-branches, suffisantes pour le besoin du moment, mais qui devront, au moins pour les branches orientale et occidentale, s'étendre indéfiniment par la suite du temps pour permettre une classification convenable des multitudes de dialectes qu'on aura à étudier. Cette classification est basée uniquement sur des données géographiques.

Chaque voyageur qui traverse le continent africain de la côte orientale à la côte occidentale, et vice versa, qui parcourt le royaume de Muata Yano à Kabebe

ou de Kazembe à Lunda, ou bien qui visite Kassongo, se trouve au milieu de populations fourmillantes qui se chiffrent par milliers. Chaque année nous découvrons de nouvelles tribus, de nouvelles langues ou de nouveaux dialectes. En ce qui concerne cette famille nous avons la bonne fortune de posséder des ouvrages grammaticaux en deux des idiomes de la côte occidentale, le bounda et le kongo, composés au seizième siècle par des missionnaires catholiques romains, qui nous fournissent un étalon sûr, grâce auquel nous pouvons apprécier l'influence du temps sur ces vocalismes purement oraux, et par conséquent, essentiellement fugaces. Les voyageurs qui ont traversé l'Afrique de Zanzibar à la côte occidentale, au sud de l'Équateur, rapportent que les individus qui parlent le souahili peuvent se faire comprendre de tous les naturels de l'Afrique occidentale.

La branche méridionale se divise en trois sous-branches : 1, pays kafir ; 2, pays chouana ; 3, pays damara. Les mahométans

qui ont envahi la côte orientale donnèrent le nom de Kafir à toutes les tribus idolâtres de l'intérieur, et cette dénomination s'emploie souvent inconsidérément dans les livres de linguistique ; maintenant on ne peut l'appliquer strictement qu'à une seule tribu de cette sous-branche, celle des Ama-Xosa, devenue célèbre par ses guerres incessantes avec les Anglais et les Hollandais. Ils sont proches parents des Ama-Zoulou, et des tribus moins bien connues des Ama-Pouda, Ama-Fingau, Ama-Souazi, Ma-Tabéle, des Ma-Kalala, la tribu dominatrice dans le royaume d'Umzilas et des bandes éparses des Ma-Viti, ou Wa-Túta, connus sous beaucoup d'autres noms au nord du Zambèse. Les deux grands idiomes de cette sous-branche sont parfaitement connus et sont devenus, sous l'influence des sociétés de missionnaires, l'instrument d'une littérature considérable traitant de grammaire, de religion et d'éducation.

La sous-branche du pays chouana comprend les dialectes de la plus grande par-

tie de la population qui occupe l'intérieur de l'Afrique au sud du tropique du Capricorne, population mélangée de Bushman et de tribus de sang mêlé. Elles sont séparées de la sous-branche kafir par la chaîne du Drakenbourg ; au sud elles s'étendent jusqu'au fleuve Orange ; à l'ouest jusqu'au désert de Kalahâri et au nord jusqu'au lac Ngami. Leurs principaux langages sont le chouana et le souto. Les mots de cette sous-branche ont un son dur et leur prononciation présente un contraste frappant avec la mélodie du zoulou ; elle a pourtant plus d'analogie avec cet idiome qu'avec le xosa. Nous avons dans ces dialectes un grand nombre de livres de linguistique et d'éducation que nous devons aux missionnaires.

La troisième sous-branche est celle du pays damara, dont le territoire s'étend entre le désert de Kalahâri et l'Atlantique, limité au sud par la grande contrée de Nama-Qua et au nord par le Kunène.

Ce groupe possède trois langues : le herero, le ndonga, qui se parle dans le

pays d'Ova-Mpo, et le yeiye, parlé sur les bords du lac Ngami.

Ce sont les explorations des Anglais et des Américains, pendant ces dernières vingt années, qui ont révélé l'existence de la branche orientale de la famille bantu. Jusqu'à présent on n'a écrit aucun livre qui rende compte des phénomènes découverts ; dans le cours du prochain quart de siècle il y aura à faire une riche moisson de matériaux accumulés. On peut déterminer avec certitude les frontières de son territoire, mais son sol est encore vierge. J'ai pris sur moi de la diviser en trois sous-branches basées sur les caractères géographiques :

- I. — Bassin du Zambèse ;
- II. — La région qui s'étend entre la côte de l'océan Indien et le plateau central, depuis les confins septentrionaux de la branche jusqu'aux frontières de la précédente sous-branche.
- III. — La région du plateau s'étendant à l'ouest jusqu'au 25^e degré de longitude orientale au sud de l'équateur.

La première sous-branche renferme un nombre toujours croissant de langues parlées par les tribus qui entrent en relation avec les missionnaires depuis peu établis sur les bords de la rivière et du lac Nyassa ; cette sous-branche s'étend dans l'Afrique centrale jusqu'aux chutes de Victoria. Étant donnée l'extrême insuffisance des matériaux on peut considérer ce groupement comme absolument provisoire et comme n'étant qu'une méthode commode pour réunir les noms de langues que l'on sait exister sur un certain territoire. Ce n'est que par l'étude constante des récits des voyageurs et des missionnaires qu'on peut obtenir des renseignements ; mais la situation scientifique des correspondants donne à leurs écrits une valeur bien supérieure à celle des notes superficielles du voyageur ordinaire.

L'occupation depuis plus de deux siècles, du bassin du Zambèse par les Portugais, n'a fait avancer en rien la science linguistique : mais en ce moment les missionnaires

composent de petits ouvrages précieux sur les langues yao, koua et ng'anga.

La seconde sous-branche s'étend le long du littoral de l'océan Indien depuis l'île d'Ibo, à la frontière du territoire de Mozambique, jusqu'aux confins des Galla et des Kouafi, points où la famille bantu entre en contact avec les tribus des groupes hamitiques et nouba-foulah que nous avons déjà décrits. Elle comprend toute la côte basse et la chaîne de montagnes qui court parallèlement à la côte, depuis les confins de la sous-branche zambèsi jusqu'au pays des Masai du groupe nouba-foulah. L'idiome principal de cette sous-branche est le souahili ; ce langage côtier, comme son nom l'indique, est profondément modifié par l'arabe usité par les Musulmans et par l'influence de la civilisation arabe ; mais il est inintelligible pour les habitants de l'intérieur. Ces langues barbares se développent peu à peu par les efforts des missionnaires. On a déjà beaucoup fait pour le souahili ; quant aux

autres idiomes nous n'en possédons guère plus que des vocabulaires succincts, ou de courtes notes ; mais tout ce que nous avons déjà nous fait espérer pour l'avenir. On peut se faire une idée de la rapidité avec laquelle progresse la science par ce fait que Frédéric Müller ne donne que trois langues à cette sous-branche qui s'étend maintenant si rapidement grâce à l'activité et à l'énergie des explorateurs. C'est plaisir de lire dans les comptes rendus que tel ou tel s'occupe des langages, a en main des grammaires, ou des vocabulaires, ou une traduction de l'évangile ; et il en est ainsi sur toute la ligne. Les fonds sont entièrement fournis par des sociétés religieuses qui contribuent de cette façon indirectement aux progrès de la science.

Plusieurs îles, telles que l'archipel des Comores, sont comprises dans cette sous-branche ; mais Madagascar en est exclue comme appartenant à un groupe linguistique différent. Si on rencontre dans cette île des esclaves ou des colons africains

on doit les considérer comme étrangers. Il est à remarquer que nos grands探索ateurs ont généralement accompli leur tâche avec l'aide du souahili, et il semble qu'on puisse toujours utiliser les interprètes qui parlent cette langue franque. Nous lui prédisons un rôle considérable dans la civilisation de l'Afrique orientale ; mais il y a encore vingt-trois autres langues dans cette sous-branche dont les noms sont connus, tels que le shambala, le boundei, le zaramo et le gindo.

La connaissance de la troisième sous-branche est un des résultats du fameux voyage de Stanley à travers le continent noir et des deux grandes missions religieuses fondées pour répondre à son appel. Si en dix années on a déjà tant fait, quel résultat n'aura-t-on pas obtenu dans un quart de siècle ? On a signalé et vérifié l'existence de beaucoup de langues dans les environs du Victoria Nyanza. Une partie des Ecritures saintes ont été traduites dans la langue qui se parle à la

cour du roi d'U-Ganda ; et nous possérons une notice grammaticale de l'idiome Nya-Ouezi. Cette sous-branche est bornée au nord par la ligne de contact des groupes nègre, hamitique et nouba-foulah. A l'est elle touche la sous-branche zanzibarienne et au sud celle du Zambèse. A l'extrême occident il faut tirer une ligne imaginaire partant du sud de Nyangoui sur le Lualaba (que Stanley a prouvé être le Congo) et allant atteindre le Zambèse. Au delà de ce point les langues signalées doivent rentrer dans la branche occidentale de la famille bantu, jusqu'au moment où nous aurons réuni assez de matériaux pour établir un nouveau groupe ou une nouvelle famille, ce qui arrivera peut-être pour la partie de l'Afrique centrale située au sud de l'Equateur et au nord du Zambèse, partie qui pour l'instant est entièrement inconnue. Nous avons quelques renseignements sur la région du lac Tanganika que nous devons aux missionnaires anglais et à la mission catholique française établis sur deux points dislé-

rents du lac Tanganyika. Jusqu'à présent nous ne possédons aucune donnée d'un caractère linguistique sérieux, mais nous sommes en état de citer les noms et la situation des tribus qui parlent des langues distinctes, ou peut être des dialectes de langues, et nous nous en remettons au temps pourachever de les déterminer.

Il est impossible de fixer une limite à cette sous-branche qui renferme toutes les tribus inconnues qui habitent le bassin des hautes eaux du Congo et des lacs mystérieux de Moero et de Bangouelo. Le commerce aura bientôt fait de se développer sur la route tracée par les missionnaires et les explorateurs. Les noms que nous apprenons par pratique nous apparaissent comme ceux de quelque conte de fées; ils viendront se placer dans les localités qui leur sont attribués; l'immense cadre de l'Afrique orientale au-dessous du tropique méridional se remplira peu à peu et, dans peu d'années, les explorateurs partis de l'ouest pourront serrer la main à Nyangoui à ceux qui seront partis de l'est.

Nous avons des raisons pour croire qu'une même famille de langues se parle dans tout le bassin du Congo, mais au nord de Nyangoui une terre inconnue s'étend depuis le bord occidental de l'Albert-Nyanza jusqu'au bassin du Ouelle. Le temps nous révélera les secrets géographiques et linguistiques de cette région, nous pourrons déterminer le point où les races nègre et bantu se trouvent en contact, se heurtent, et peut-être agissent mutuellement sur leurs langues respectives.

La branche occidentale de la famille bantu comprend la moitié occidentale de l'Afrique sud-tropicale depuis le Kunène au sud jusqu'aux montagnes Kameroun au nord. Une frontière incertaine de territoires inconnus la sépare du domaine de la race nègre. A l'est se trouve l'immense étendue inexplorée de l'Afrique centrale et, sur les deux rives du Congo, on rencontre des tribus sauvages cannibales et belliqueuses.

Il y a deux sous-branches :

I. — La colonie portugaise d'Angola et ses dépendances.

II. — Le bassin du bas Congo, de l'Ogooué-Gabon et la contrée qui s'étend au nord de l'Equateur jusqu'aux monts Cameroun. Toute cette branche nous offre un champ de recherches qui promet d'être fertile, car il y a beaucoup de vie le long de la côte, grâce aux Anglais, aux Français, aux Allemands, aux Portugais, aux Espagnols et aux Américains qui l'explorent dans divers buts.

Dans la colonie portugaise d'Angola on parle la langue bounda. Ici nous avons la bonne fortune de posséder une grammaire imprimée à Lisbonne, en 1804, et une grammaire-manuel ainsi qu'un dictionnaire du commencement de ce siècle. Cette langue s'étend sans doute sur une vaste superficie territoriale; cependant, les derniers voyageurs signalent l'existence d'un autre idiome qui se parle à Bihé; au delà de la frontière portugaise, on cite d'autres noms de langues; enfin les voyageurs allemands Pogge et Büchner, qui ont pé-

nétré jusqu'à Kabebe, capitale de Muata-Yanvo ont rapporté de nouveaux noms de dialectes et de nouveaux vocabulaires.

Le bassin du Congo promet de nouvelles découvertes, car les missionnaires et les explorateurs remontent le fleuve bien au delà de Stanley-Pool. La langue du Congo ou fiote, est connue par la grammaire de Brusciottus, publiée à Rome en 1659. Peut-être, dans quelques mois, aurons-nous une ligne de vapeurs entre Stanley-Pool et Nyangouï et toute une série de nouveaux idiomes nous seront-ils révélés. En tout cas, nous pouvons compter recevoir sous peu des renseignements sur les langues qui se parlent jusqu'à l'Equateur et des traductions des saintes Ecritures.

Au nord de cette région, si riche de promesses vagues, mais où la civilisation moderne n'a encore produit aucun fruit, nous entrons dans le bassin de l'Ogooué-Gabon et nous y trouvons plusieurs langages bien définis, éclaircis par des ouvrages de grand mérite qui nous révèlent de la façon la plus complète la nature

des idiomes parlés par les Pongoui, les Doualla, les Kélé, les Bimbia, et les Ediya de l'île de Fernando-Pô. Nous possédons de ces idiomes des grammaires, des traductions des saintes Ecritures et nombre de livres de moindre importance, résultats des travaux des missionnaires pendant une longue succession d'années.

Nous avons constaté l'existence de deux-cent-vingt-trois langues et dialectes de cette famille, et ce n'est probablement que le tiers à peine de ceux qui nous sont inconnus, mais qui, peu à peu, surgiront à la lumière. Quelques-uns de ces noms désignent seulement des dialectes d'une langue plus importante, quelques autres ne sont que des synonymes de langues déjà enregistrées, car ce piège est toujours tendu sous les pas du linguiste. Un voyageur rapporte un vocabulaire paré d'un nom nouveau, mais après une étude sérieuse on reconnaît une vieille connaissance avec de légères variantes. Nous quittons cette belle famille avec la conviction que c'est la seule qui puisse rivaliser avec la grande

famille aryenne par sa beauté, par sa faculté de composer des mots, et par son immense expansion territoriale.

VI. — Le sixième et dernier groupe linguistique est acculé à l'extrême sud du continent africain ; il ne doit d'avoir échappé à une destruction complète qu'à l'arrivée des Anglais et aux efforts des missionnaires chrétiens. Si ce n'était l'exiguïté de sa population il devrait former deux groupes, car les éléments qui le composent n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. Nous parlons du groupe hottentot-bushman. L'existence de ces deux races a une réelle importance, car elle permet de déterminer le type des plus anciens habitants du continent, si même ce ne sont pas des aborigènes ; il est, en effet, incontestable que nous nous trouvons ici en présence de tribus dispersées et déci-mées par la puissante invasion de la grande famille bantù descendant du nord. De quelque façon qu'on épelle le mot Hot-tentot, ou quelque origine qu'on lui assigne, ce n'est pas le véritable nom de cette tribu.

qui se donne celui de Khoikhoi « hommes des hommes » et que ses voisins désignent sous le nom de Laoui. Ils sont au nombre de 350,000 et passent pour avoir quatre dialectes : 1^o le nama, parlé dans le pays de Nama-qua au nord ; 2^o le kora, sur les bords du fleuve Orange ; 3^o un autre dialecte que parle la fraction orientale de la tribu ; 4^o un dialecte très corrompu qui se rencontre dans les environs de la ville du Cap. Il faut encore y ajouter les Griqua, ou bâtards, issus de Hollandais et de Hottentots et qui parlent un langage mixte. Les missionnaires ont écrit de nombreux ouvrages sur et dans cette langue et on peut la considérer comme suffisamment bien connue ; il est probable que ses jours sont comptés. Frédéric Müller affirme qu'elle est absolument isolée et n'a aucun rapport avec aucune autre forme linguistique africaine ou étrangère. Ses racines sont monosyllabiques bien qu'elle soit morphologiquement agglutinative ; elle possède des genres et des nombres formés par des suffixes ; le pronom est l'élément vivifica-

teur, et, joint à des substantifs ou à des verbes il en modifie le sens. La littérature orale se compose de chants et de contes relatifs aux animaux qui ont été recueillis par les savants qui se sont intéressés à cette étude. Le caractère capital de cette langue est l'existence de quatre sons inarticulés ou « claquements » produits par une position particulière donnée à la langue. Le claquement dental est presque identique au son d'indignation que profèrent assez fréquemment les Européens ; le claquement latéral est exactement celui par lequel on stimule les chevaux ; le claquement guttural ressemble assez à la détonation d'un bouchon de champagne, et le claquement palatal peut se comparer au bruit d'un fouet.

Les opinions sont très variées en ce qui concerne l'origine ethnique du Hottentot. Hovelacque affirme que c'est une race croisée et que, lors même que son langage n'a pas de similaire, il ne peut prétendre à une originalité de race. Dans l'état actuel de la science, de semblables

assertions demandent à être appuyées de preuves positives. Nous ne pouvons discuter que sur des faits acquis et en leur absence il est oiseux de se lancer dans la théorie d'une race archaïque qui aurait occupé tout le continent africain. Sans doute les Hottentots et les Bushmans, comme les Basques d'Europe, sont les survivants d'une couche ethnique et linguistique qui a disparu sur d'autres points, sans laisser de traces par suite de l'absence de monuments écrits. Bleek et Lepsius font rentrer le Hottentot dans le groupe hamitique.

Un missionnaire, que le gouvernement avait invité à lui procurer des livres à imprimer dans le dialecte kora, disait avoir reconnu par expérience qu'il était facile d'apprendre à lire le hollandais aux jeunes gens, mais que les vieux ne pouvaient rien apprendre du tout. Il y a quelque temps on dut interrompre la publication des saintes Ecritures en langue nama, parce que toute la tribu s'était mise à parler le hollandais.

Le bushman est un langage à part, très inférieur en tant que développement linguistique. Ce nom a été donné à ces peuplades par les Hollandais, parce qu'elles vivent dans les fourrés; elles se donnent celui de Saan et sont entièrement distinctes des Hottentots et des Bantu qui les repoussent avec horreur. Autant qu'on peut en juger, leur langue appartient au système monosyllabique; elle n'a pas de genres; la formation du pluriel est des plus défectueuses, et des soixante manières de le former le redoublement du substantif est la plus fréquente, comme étant la la plus naturelle; l'emploi du pluriel paraît être aussi anormal que sa formation. Sur quelques points il y a des analogies entre le bushman et le hottentot. Bleek a étudié ce sujet pendant des années; il avait des individus de cette tribu à son service et put réunir, avant sa mort prématurée, les matériaux d'une grammaire, d'un dictionnaire et d'un recueil de *Folk-lore*.

Il ne faut pas oublier que les Bushmans

constituent une race abâtarde et méprisé, dans un état infime de civilisation; ils ne sont ni pasteurs, ni agriculteurs, mais nomades et vivent exclusivement de leur chasse; ils semblent ne reconnaître ni unité de tribu, ni aucun chef. Avant la domination anglaise ils n'étaient guère mieux traités que des bêtes sauvages. On croit que les claquements de langue leur appartiennent en propre et qu'ils les ont communiqués, en proportion toujours décroissante, aux Hottentots et à la sous-branche du pays kafir de la famille bantu; car, outre les quatre claquements déjà signalés comme un trait du langage hottentot, le Bushman en possède un cinquième, un sixième, et quelquefois même un septième et un huitième; il les emploie non seulement devant les voyelles et les gutturales, mais même devant les labiales. Il est presque impossible aux Européens de rendre ces sons, qui semblent être une transition entre les sons articulés et inarticulés.

Il nous reste encore à signaler un fait

remarquable. On n'a trouvé aucune trace de l'invention de l'écriture dans l'Afrique sud-équatoriale, mais les Bushman ont acquis une merveilleuse habileté à peindre des scènes sur les rochers et dans les cavernes. Des animaux, des figures humaines, des danses, des chasses, des combats sont fidèlement représentés, et on a la preuve que cet art s'est conservé jusqu'à nos jours par la présence des Boers dans quelques combats. Il semble aussi que l'art de la sculpture leur était connu, et l'esquisse de certaines figures est parfaite.

On doit faire entrer dans le groupe hottentot-bushman deux sous-groupes intéressants dont nous ne savons rien, ou presque rien, sinon qu'ils existent ; 1^o les races Helot ; 2^o les Pygmées. Tous les voyageurs signalent l'existence du premier sous-groupe, une race d'Hélots possédant une civilisation des plus rudimentaires, chasseurs expérimentés, n'ayant ni habitations ni vêtements, vivant dans les jungles et les forêts, se servant de l'arc et de la flèche et absolument distincts, si-

non toujours linguistiquement, du moins ethnologiquement, des races dominantes et supérieures. Quand l'Afrique sera bien connue, que les noms, les traits caractéristiques et le langage de toutes ses races éparses seront rapprochés et soumis à la comparaison, alors seulement il sera possible de les classer. Ils sont souvent de coloration jaune, et comparés au noir du nègre ou au brun du bantu, on les a souvent qualifiés blancs. Le second sous-groupe est un exemple merveilleux de la persistance d'un phénomène ethnique, car Homère mentionne l'existence des Pygmées et, dans ces derniers siècles, on les a reconnus sans doute possible dans les Akka, les Doko et les Obongo. Des Européens ont possédé des Akka; un d'eux est même venu en Europe, et leur langue a été déterminée. Il est encore trop tôt pour établir aucune théorie: nous ne pouvons que recueillir les faits et attendre que les parties inexplorées du centre de l'Afrique nous soient révélées. Si, d'un côté, nous avons la certitude qu'on n'a dé-

couvert aucune montruosité, ni aucune variante anormale de la forme humaine, d'un autre côté nous devons admettre l'existence de toutes sortes de variétés de stature, de couleur et de proportions, et comme preuve irréfutable de la grande différence qui existe entre l'homme et la brute, nous trouvons des variations infinies de sons, de mots et de phrases pour exprimer la pensée, les désirs et les craintes, d'innombrables et fantastiques modes de coiffures et d'ornements de corps, et des mœurs différant dans leurs détails, mais toutes identiques par leur abominable et impitoyable cruauté.

Au-dessus et au-dessous des noms recueillis par les voyageurs ou par les collectionneurs de mots, il y a une grande multitude (que nul ne peut chiffrer jusqu'à présent) de peuples et de langues qu'il faut laisser à découvrir et à enregistrer aux générations futures. Jusqu'à ce moment personne ne peut avoir la présomption de prétendre que son relevé des langues est complet. Il y a encore cette autre compli-

cation que les auteurs constatent continuellement, que telle ou telle langue s'éteint, et comme ce fait se produit depuis des siècles sans laisser aucune trace sur le sable des temps, on peut se rendre compte combien nous sommes loin de la solution du problème de l'origine du langage humain. Moffat émet l'opinion que de nouvelles langues sont en voie de formation. Lepsius, lui aussi, a remarqué les modifications incessantes du vocabulaire, lors même que la structure du langage ou de la famille demeure la même. Dans le monde entier nous sommes témoins des modifications que subissent chaque jour les phonétiques d'une langue.

Les missionnaires chrétiens ont été les grands propagateurs de la science linguistique à travers l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Australie. Leurs travaux linguistiques avaient un but plus élevé que l'avancement de la science, mais ils ont créé un *répertoire* de langues et de dialectes, sous forme de traductions des saintes Ecritures, tel que le monde n'en avait jamais vu encore et qui

fait l'admiration des nations. Ceci s'applique spécialement à l'Afrique. Quel autre motif que la propagande religieuse pourrait pousser des hommes de science et de talent à affronter la maladie et la mort pour donner une forme scripturale au langage de purs sauvages? Pour beaucoup de langues les Saintes Ecritures sont le seul livre existant, et le linguiste serait dépourvu de tout sentiment de reconnaissance s'il ne remerciait pas cordialement le missionnaire de lui avoir ouvert des sources d'information qu'il n'avait aucun espoir de découvrir, et de les avoir répandues partout bien au-dessous du prix de la seule impression.

A la race anglo-saxonne d'Angleterre et des États-Unis revient l'honneur d'avoir tenu la tête de cette nouvelle découverte de l'Afrique. Le fait est indiscutable. Les Portugais avaient laissé tomber l'écheveau, les Anglo-Saxons l'ont ramassé. Ils n'ont pas la douceur et la légèreté du grand peuple français, ni la solidité et la profondeur de science de l'allemand, mais ils sont pratiques, forts et résolus. Pour

eux un chameau est une bête de somme destinée à porter des ballots de cotonnades et de Bibles; une tribu est une agglomération d'hommes et de femmes à habiller avec ces cotonnades et à convertir avec ces Bibles; ils apprennent les langues et écrivent des livres dans un but pratique, sans songer à faire du roman ou de la science. Il est heureux qu'un savant allemand se trouve toujours prêt pour des travaux tels que composer des grammaires, traduire des Bibles, et diriger des missions subsistant par leurs propres forces, car l'Anglo-Saxon n'a pas le temps de s'occuper de ces choses-là. L'Afrique doit beaucoup aux grands savants européens qui ont étudié les œuvres véridiques, quoique incomplètes, des ouvriers dans les missions d'Afrique et fondé la comparaison des langues aux langues et des groupes aux groupes. C'est ainsi que graduellement un peu d'ordre s'est introduit dans ces travaux, et les savants de l'avenir travailleront avec quelque certitude, ajoutant brique sur brique à la grande fabrique dont le plan a été tracé

par les grands architectes en linguistique. Si l'Afrique n'a pas d'œuvres d'art ou de science à montrer comme produits des longs siècles de silence qui se sont écoulés depuis le temps d'Hérodote, l'existence du groupe nègre avec ses langages à part et absolument distincts, côte à côte avec la grande famille bantu avec ses multitudes d'idiomes apparentés, ses vocabulaires différents, ses variations phonétiques groupés autour de la colonne même et du squelette de l'organisation bantu, est un merveilleux monument de l'esprit humain agissant spontanément et inconsciemment.

Il y a vingt ans on se révolta contre la tyrannie des sanscritistes et des sémitisans qui voulaient tailler toutes les langues à la longueur et à la largeur de leur méthode, sans tenir compte de la variété infinie des familles et des groupes, alors vaguement entrevus, des langages agglutinatifs de l'Asie. Cependant le grand problème de l'origine du langage ne peut se résoudre, et la solution n'est pas proche, tant que les secrets des langues de l'A-

frique, de l'Australie et de l'Amérique ne nous seront pas révélés et disposés dans un ordre tel que ce que nous aurons appris par l'étude de chacune d'elles puisse être comparé aux phénomènes linguistiques du monde entier. Cette œuvre ne se complétera pas dans le cours de la génération présente. Je ne vivrai pas assez longtemps pour voir révéler ces secrets. L'Afrique est devenue la joie et l'amusement de ma vieillesse, comme l'Asie et l'Inde avaient été le plaisir et l'intérêt de ma maturité. En septembre 1881, au cinquième Congrès international des orientalistes à Berlin, j'ai lu un mémoire en allemand sur : « Notre connaissance actuelle des langages de l'Afrique. » Le même mois, à Venise, au troisième Congrès international de géographie, j'ai présenté, comme compendium de toute la science moderne, une carte linguistique et ethnologique de l'Afrique, préparée spécialement pour moi par le cartographe Ravenstein. J'ai ainsi appelé l'attention sur le sujet auquel je me suis consacré, et il m'a été

plus facile de mener à bien la tâche de publier, en 1883, sur les langues de l'Afrique un volume établissant, au moyen de cartes linguistiques et de catalogues bibliographiques expliqués par une notice historique, où en est notre science, notre demi-science et notre ignorance sur ce grand sujet.

TABLEAU RÉSUMÉ
DES LANGAGES ET DES DIALECTES

N ^o s	FAMILLES OU GROUPES	BRANCHE OU SOUS-GROUPE	NOMBRE		TOTALS
			DES LANGUES	DES DIALECTES	
I.	Sémitique . . .	1. Septentrionale . . .	2	8	10
		2. Ethiopique . . .	8	1	9
		Total. . . .	10	9	19
II.	Hamitique . . .	1. Egyptienne . . .	2	2	4
		2. Lybienne . . .	9	15	24
		3. Ethiopique . . .	18	10	28
		Total. . . .	29	27	56
III.	Nouba-Foulah . . .	1. Nouba	16	3	19
		2. Foulah	1	4	5
		Total. . . .	17	7	24
IV.	Nègre	1. Atlantique	67	24	91
		2. Niger	38	13	51
		3. Centrale	59	11	70
		4. Nil	31	1	32
		Total.	195	49	244
V.	Bântu	1. Méridionale	10	14	24
		2. Orientale	78	16	94
		3. Occidentale . . .	80	25	105
		Total.	168	55	223
VI.	Hottentot- Bushman . . .	1. Khoikhoi	1	4	5
		2. Hélot	12	1	13
		3. Pygmée	6	1	7
		Total.	19	6	25
TOTAL GÉNÉRAL.			438	153	591

Je ne savais rien quand j'ai commencé mon livre, et quoique les matériaux se soient accumulés au delà de toute attente, quoique des amis obligeants se soient réunis autour de moi, il me semble, en déposant la plume, que maintenant je sais moins que rien. Je sens par intuition, parce que je connais mon sujet, que souvent j'ai été inexact et plus souvent encore incomplet. Les lecteurs qui sont particulièrement familiers avec quelque partie spéciale de cet immense sujet, n'auront point de peine à découvrir des erreurs flagrantes et ridicules, il leur sera facile de signaler les sources d'information que j'ai négligées et les arguments auxquels je n'ai pas pris garde. Mais une connaissance complète de quelque portion limitée d'un

aussi vaste champ n'est-elle pas incompatible avec la nécessité d'entreprendre à un moment donné une aussi prodigieuse tâche ?

Je devais traiter l'ensemble de la question. J'aurais pu remettre cette publication à quelques cinq années et me donner le plaisir d'employer encore un lustre aux délices de recueillir des miettes et d'éclaircir des doutes, mais le temps est contre moi. Je voudrais pouvoir recommencer et reprendre toutes mes lectures ; mais l'âge auquel je suis parvenu me donne un avertissement. Lane et Goldsticker ont laissé leurs œuvres imparfaites ou à peine commencées pour avoir voulu être trop parfaits.

Personne ne jugera plus sévèrement que moi mes lacunes et, à peine avais-je corrigé ma dernière feuille d'épreuves, que j'ai entrepris de corriger et de compléter mon exemplaire interfolié. Je sens combien je prête le flanc à la critique de ceux qui savent beaucoup et aussi de ceux qui ne savent rien. En tout cas il y a ici quelque

chose à la place de rien. Mon livre peut être jeté dans le gouffre, il fera une assise sur laquelle on pourra éléver un édifice meilleur, et comme je n'ai pour but que l'avancement de la science, je serai content de jouer le rôle de la femme africaine qu'on étend vivante, face contre terre, dans la tombe fraîchement creusée pour servir de lieu de repos au cadavre de son époux. Je n'ai point de théories favorites qui me soient propres, et il me manque de savoir assez pour m'en faire; mais j'ai des yeux pour reconnaître intuitivement l'œuvre d'un grand maître quand je lis, pour découvrir les fantaisies d'un charlatan et les insanités de l'homme qui joue, pour ainsi dire, aux dés avec des mots et des syllabes dans le but d'en tirer des affinités obscures ou impossibles. Je m'assieds aux pieds de Lepsius, de F. Müller, de Bleeck, de Krapft et des autres grands hommes, et je m'efforce de suivre *longo intervallo* les traces d'Adelung, Vater, Balbi, Prichard, Latham et Julg, qui se sont donné la tâche de déterminer l'état actuel de notre science.

Si mon livre est mauvais et inutile, j'en serai désolé, car il m'a coûté beaucoup d'argent, ce qui m'importe peu, et une grande partie des heures de travail qui me restent, ce qui m'importe beaucoup. En tout cas j'ai fait ce que j'ai pu et j'ai fait naître l'intérêt sur bien des questions qui sommeillaient. Au milieu de rebuts de toutes sortes, il doit toujours y avoir un atome de quelque chose d'utile; que ce livre soit cet atome et je serai content car la balle est lancée. Peut-être mes erreurs et mes omissions sont-elles pardonnables en considération de l'ampleur du sujet. Il faudrait être présomptueux pour attaquer, sans avoir longtemps étudié, tout l'ensemble d'un ouvrage, alors même qu'il soit si exposé que de tout côté puisse arriver une flèche pour l'œil droit de Philippe.

Mes matériaux se composent de volumineux extraits arrangés méthodiquement suivant ma classification. Je ne puis m'empêcher de penser qu'un livre incontestablement imparfait, mais composé d'après

les lignes méthodiques que j'ai suivies puisse être de quelque utilité dans notre pénurie actuelle d'informations, et aider un compilateur plus habile à tirer quelque chose de mieux des matériaux qu'on a réunis.

J'ai retiré un autre résultat encore de mes longues lectures de la littérature africaine.

La forme ordinaire des descriptions de l'Africain en fait un être cruel, mal-propre, superstitieux, égoïste, anthropophage, voué au fétichisme, aux sacrifices humains, au trafic des esclaves, et de plus, ivrogne, polygame, contempteur des liens domestiques, menteur et fripon. Comme cette impression change quand on étudie à fond ce sujet! Dernièrement un Japonais rentrant dans sa patrie fit une description fort défavorable de l'Angleterre et de son peuple; mais il paraît que dans sa courte visite dans ce pays il n'était jamais sorti du voisinage immédiat des docks de Londres, et qu'il avait fait sa peinture d'après ce quartier

+ nauséabond. L'opinion de l'homme blanc, à quelque peuple qu'il appartienne, est de peu de valeur, parce qu'il forme forcément cette opinion sur ce qu'il a pu observer pendant une courte visite, et qu'il s'est trouvé en contact avec les classes les moins intéressantes de la population qui, sans aucun doute, l'ont dupé, tandis qu'il essayait de les prévenir.

Ewald fait la remarque que nous ne saurions trop nous rappeler que la Philosophie, dite du langage, reste dans l'imperfection la plus absolue tant qu'on n'a pas une idée exacte de l'importance et de la nature de toutes les langues. Au moment où je pose la plume après tant d'années passées à étudier minutieusement la carte, à feuilleter des listes de noms et à prendre des notes dans les livres, je suis frappé de cette pensée : quelle immense étendue a cette aire inconnue! quel nombre prodigieux de noms encore inconnus! J'entends une voix qui me crie du fond du désert, une faible voix, semblable au son aigu enteudu par un téléphone : « Nous

sommes ici quoique nos voix ne soient pas venues jusqu'à vous, et que nous n'ayons pas entendu la vôtre. Parmi beaucoup d'autres merveilles, le xx^e siècle révélera le secret de notre existence, quoique pour vous ce soit impossible. » C'est pour moi la cause d'une étrange fascination. Je ne pensais pas, lorsque je quittais l'Inde après un séjour d'un quart de siècle, que je vivrais assez pour étendre le domaine de ma curiosité,

— Ultra Garamantas et Indos,

mais le sujet grandissait et m'enlaçait à mesure qu'un nouveau langage se dévoilait, que de nouveaux phénomènes se présentaient : la carte que j'étudiais constamment avec un verre grossissant finit par me devenir familière et alors je commençai à comprendre la procession solennelle des nations et des tribus. Il y avait encore un coin sombre dans le tableau. J'ai peine à dire à quel point je fus harassé de ce grand travail qui pesait

sur mes épaules comme le vieillard de l'histoire de Sinbad le marin, et me tenait éloigné d'études plus faciles et plus élevées qu'il me fallut repousser loin de moi jusqu'à ce que le *Train de marchandises africain* eût passé. Il est bon d'avoir toujours quelque ouvrage en train, mais trop d'Afrique peut mener à l'insomnie et à la dyspepsie.

Un mot à l'adresse de ceux qui pensent que c'est perdre son temps que de recueillir les traits caractéristiques de langues destinées à disparaître devant le balai de la civilisation moderne. Nous ne pensons pas qu'il soit indigne de notre civilisation de réunir les débris de l'art grec ou égyptien, parce qu'ils nous parlent de la puissance intellectuelle des races qui nous ont précédé. Mais combien est plus merveilleux le mécanisme d'une langue que l'exécution d'une statue ou d'un obélisque ? Il a été poli par l'action silencieuse de générations inconscientes qui, chacune à son tour, façonnèrent le vocable primitif, et le différenciant par des tons si le génie du

peuple s'accommodait mieux d'un instrument monosyllabique de la pensée, ou le cimentant avec d'autres, chacune à sa façon, le livrèrent au frottement des siècles futurs pour qu'il se perpétuât comme un héritage indestructible dans la bouche de millions d'êtres qui n'étaient pas encore nés. Lorsque je commençai à étudier le sanscrit, il y a de cela quarante-trois ans, mon professeur m'apprit que les savants allemands se partageaient en deux écoles : les disciples de Lassen qui se consacraient à l'étude de la littérature dont le langage est l'instrument, et les disciples de Bopp qui ne s'occupaient que des mots qui sont les éléments des langues, et ce n'était pas sans quelques mépris qu'il parlait de ces derniers. A cette époque je les comparais à un individu qui, au lieu d'admirer le dessin d'une mosaïque, aurait donné toute son attention aux cailloux mêmes dont la mosaïque était composée. Et cependant, ma raison devenue plus mûre, j'ai compris que Bopp était dans le vrai. La littérature est l'image de la civilisation et du génie

d'une génération ; les mots témoignent du génie de la nation ou de la tribu pendant une longue succession de générations. La phrase que nous lisons dans le troisième verset du premier chapitre de la Genèse : « Que la lumière soit », peut être une magnifique conception intellectuelle de son auteur ; mais si nous songeons à la longue progression par laquelle les deux mots hébreux, et surtout le verbe, ont passé pour pouvoir nous faire concevoir le sens de cette phrase, notre pensée est entraînée dans une antiquité insondable. Un jour que je disais avoir enfin retrouvé les traces des vocabulaires de Barth si malheureusement perdus (tout ce que nous savons de certaines langues de l'Afrique centrale), un ami peu courtois s'écria : « A quoi cela servira-t-il ? Qui songera seulement à y jeter les yeux ? » Cet argument pouvait être décourageant, mais il n'était pas philosophique. A quoi servent les veilles du conchiologiste et du botaniste ? J'ouvrirai un jour un énorme in-quarto récemment publié ; c'était un savant catalogue

de coquillages. Bien que j'aie à une haute dose le don d'assimilation, je ne pus en comprendre un seul mot, et il me passa un frisson en pensant au sort réservé à mon livre dans les mains indifférentes de celui qui n'a soin ni de l'Afrique ni de la philologie.

Pour quelques savants rompus à l'étude, le premier pas vers la généralisation consiste à prendre tous les vocabulaires, les ramener à un même système de transcription, examiner chaque mot, le réduire à sa forme la plus simple, écarter tous les mots d'emprunt, et publier sous un format réduit des *Polyglotta* soigneusement digérés. Pour leur être utile plus tard, j'ai saisi toutes les occasions qui se sont présentées de distribuer à toutes les compagnies de missionnaires en Afrique un questionnaire de mots et de phrases choisis, en les priant de le remplir dans toutes les langues et les dialectes usités dans leurs différents domaines et en employant un seul système de transcription.

Quand tous les hommes seront réunis

devant le trône divin, proclamant avec des mots incompréhensibles aux uns et aux autres les louanges du Sauveur, un seul les comprendra tous. Il n'y aura plus alors qu'une seule langue, celle des anges. Il ne sera plus besoin de mots frappés à un monnayage plus ou moins imparfait, ni de phrases bien alignées. Le langage aura vécu! *Lo, a great multitude which no man could number, of all nations and kindreds, and people, and tongues, and they cried with a loud voice.*

En voilà assez sur les langues; qu'il me soit permis en terminant de dire un mot d'adieu aux missionnaires, à ces hommes pieux et désintéressés qui ont sacrifié dans un but sublime des carrières qui les auraient faits grands et honorés dans leur patrie, pour aller vivre et quelquefois mourir dans des huttes; qui tout en frappant dur, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur l'enclume de l'évangélisation, leur instrument à eux, ont fait jaillir de brillantes étincelles de lumière linguistique qui ont éclairé une région précédemment plongée

dans les ténèbres, étincelles qui ont allumé un sentiment de chaleur sympathique dans le cœur de grands savants, qu'ils ne connaissaient pas, travaillant dans leurs cabinets de Vienne, de Berlin, ou de quelque université allemande; de savants qui, hélas! se souciaient peu des progrès des missionnaires, mais qui applaudissaient avec enthousiasme aux résultats merveilleux, inattendus, inoubliables de leurs paisibles labeurs. Ce fut, pour ainsi dire, la profondeur appelant à la profondeur lorsque Ewald, Pott, Steinthal, von der Gabelentz, F. Müller, Prætorius et tant d'autres se détournèrent un moment du chemin trop battu de la philologie aryenne et sémitique pour jeter un regard d'abord et s'étendre ensuite sur les merveilles nouvelles révélées par Schlenker, Koelle, Christaller, Krapf, Moffat, pour admirer les fleurs d'un développement luxuriant, désormais familières, qui s'épanouissent dans le jardin de l'Afrique. J'ai lu ce mot d'un missionnaire du désert de Kalahari, que la vue de la Grande-

Ourse au-dessus de l'horizon le faisait se sentir en quelque sorte plus près de sa patrie ; tel a dû être la sensation du savant africain quand il a lu dans les journaux de Leipzig les critiques des docteurs allemands et qu'il a compris que ses travaux étaient appréciés.

Appréciés ! c'est à peine si le moment est venu d'une juste appréciation de cette question. Le missionnaire est le produit spécial, le développement le plus merveilleux, et la grande gloire du dix-neuvième siècle. Je ne me préoccupe guère de qui lira ou ne lira pas ces dernières lignes dictées par une longue expérience personnelle en Asie, par une étude sérieuse, quoique faite à distance, de l'Afrique, et par la conviction qu'il est utile pour l'humanité, tandis que retentissent les bourdonnements du tambour guerrier, les cris égoïstes du marchand, et le fouet du conducteur d'esclaves, au beau milieu des colonies, du commerce et de la guerre, qu'il y ait dans chaque partie du monde et surtout dans la plus noire, un

homme honnête et désintéressé qui représente la plus haute et la plus chevaleresque expression de la moralité dans les régions où elle est le moins pratiquée et le plus nécessaire; un homme qui ne craigne pas de se faire le champion de l'opprimé, le dénonciateur des coutumes perverses, le protecteur contre les lois mauvaises. Et s'il est donné à quelques-uns de ces ambassadeurs du Christ d'être de grands savants en même temps que des hommes de bien, tant mieux aussi! Je n'oublie pas que de tous les idiomes dont s'est servi Xerxès, le roi de Perse, pour écrire ses lettres à chaque province dans sa propre langue, ceux-là seuls ont vécu et vivent encore dans la bouche des hommes qui ont reçu la tradition des oracles de Dieu, l'hébreu et le grec. Je ne crois pas qu'aucune langue ait sombré dans le grand réservoir de la science humaine de celles qui ont eu l'honneur d'être l'instrument de la science divine, et j'appelle l'attention de mes chers et bien-aimés amis, les savants nègres du

Niger, sur ces deux faits, afin que si, en vrais patriotes, ils souhaitent une longue existence aux merveilleux langages de leur patrie, ils ne perdent pas de temps pour leur confier quelques fragments de la parole de Dieu ! Car par cela même qu'une langue a été l'instrument choisi pour porter la vérité divine aux pauvres humains, elle est assurée de l'immortalité.

Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.



